

JOURNAL

HELVÉTIQUE

OÙ

RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITES
d'Histoire, ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIE AU ROI.

NOVEMBRE 1746.



A NEUCHÂTEL.

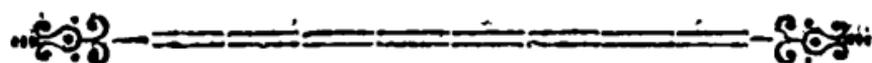
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1746.





JOURNAL
HELVÉTIQUE,
DÉDIÉ AU ROI.

NOVEMBRE 1746.



LETTRE

*De M. de BOCHAT, Lieutenant Baillival de
Lausanne, à M. de WATTEVILLE de Lands-
hut, Membre du Conseil Souverain de BER-
NE, en réponse à celle qui est insérée dans le
Journal de Septembre p. 230. sur des par-
ticularitez de l'Histoire de Suisse.*

MONSIEUR :



A part que vous avez bien vou-
lu me faire de votre découverte
de la Comte de *Bârgen*, & de la
Généalogie qu'on pourroit don-

ner aux *Ducs de Zaeringen*, m'ayant causé les deux espèces de satisfactions dont je fais le plus de cas, celle de me flater de la bienveillance d'une personne que j'honore & de votre goût, & celle d'apprendre; je n'aurois assurément pas manqué à vous en rendre sans délai, mes justes actions de grâces; si vous ne m'aviez pas ordonné de vous marquer ce que Mr. *Ruchat* penseroit de ces découvertes, & si pour me mettre mieux en état d'en conoître tout le prix, il ne m'eût pas falu étudier de nouveau sur ces points. Car quand on ne fait pas l'objet particulier de ses recherches, de quelque fait, on se contente de s'en reposer sur la foi des Historiens qui passent pour les plus dignes de créance. C'eut été mal répondre à la faveur que vous m'avez faite, que d'admirer simplement votre sagacité, sans savoir de combien elle surpasse celle des Auteurs, qui ont traité ce même sujet. Mon suffrage n'est pas seulement de ceux qui font poids entant qu'ils font nombre. Je ne suis d'aucune Classe. Il ne peut être compté qu'en faveur des preuves dont il pourroit être apuié.

Mais cette nouvelle étude qu'il m'a falu faire, n'auroit pas retardé de plus d'un ordinaire ce que ma reconnoissance vouloit que j'eusse l'honneur de vous dire de ma sensibilité. Mon empressement me mit incessamment

ment à l'ouvrage. Je relus tout de suite ce que je me trouvois d'Auteurs propres à me rapeller les diférens Systèmes sur la Généalogie des *Zaeringen*. Je comparai leurs preuves, examinai les vôtres, fis mes notes, & envoiai votre Dissertation à *Mr. Ruchat*, le priant de préparer de même ses Observations, pour que je pusse remplir vos ordres au plûtôt. Il vint me dire qu'il travailleroit. Je l'ai attendu d'une Poste à l'autre. Voilà comme insensiblement le tems s'est écoulé, & m'a doné Pair de manquer à un devoir, que personne ne sent plus vivement, & ne remplira jamais avec plus de plaisir, que moi. Pardonez, *Monsieur*, cette irrégularité, dans laquelle j'ai été entraîné, malgré mes diligences. *Mr. Ruchat* ne m'a pas seulement renvoié votre Pièce, quoi que je la lui fois allé demander, & y aie envoié plus d'une fois. Il a répondu, qu'il vouloit coucher par écrit ses idées, mais qu'il n'avoit point pû encore le faire. Voici les miennes.

Avant d'avoir lû ce que *Eccard* & *Hergott* ont oposé à *Guilliman*, ou pour mieux dire, aux *Traditions de Notre Dame des Hermites*, qui font descen dre les Ducs de *Zaeringen* des Comtes d'*Altembourg*; je regardois ces Ducs come Suisses, en quelque sens que ce pût être.

Je les croiois tels d'origine même, quoi

que je ne fusse point convaincu que *Landolin I. d'Altembourg* fut Père du premier Duc de *Zaeringen*. Je trouvois plus de probabilité dans l'opinion qu'ils descendoient de *Landol*, que les *Tradit. Einsid.* disent qui étoit *Avus Bertholdi, Patris Bertholdi Ducis*. Mais *Eccard* a rendu cette descendance très incertaine. Il n'y trouve, avec raison, qu'un peu plus de probabilité que dans la Généalogie établie par *Guilliman*, qui donne pour Mère au premier Duc de *Zaeringen*, *Agnes* de la Maison des *Comitine Ruperisium* en *Bourgogne*. Ce sont les Comtes de la Roche, Maison illustre en *Bourgogne*, come on peut le voir dans *Dumad*.

Hergott a bien augmenté l'incertitude; en soutenant, que les *Traditions d'Einsidlen*, & les *Actes de Mury*, seuls fondemens de l'opinion de *Guilliman*, & de tous ceux qui prétendent que les *Habsbourg* descendoient des Comtes d'*Altembourg*, ont été interpolés en cet endroit; & sur tout que les Comtes de *Vindnisse*, desquels *Guilliman* fait descendre ceux d'*Altembourg*, sont de la création de cet Historien, & n'ont jamais existé.

Par là *Hergott* s'est fraié une route beaucoup moins remplie de difficultés, pour faire venir les *Habsbourg* de son *Brigau*. *Eccard* avoit déjà travaillé à mêmes fins; mais avec moins de succès. Cependant *Hergott* même manquant de preuves, que les *Habsbourg* eussent

lent eu des fonds en propre dans le *Brigau* avant d'en posséder en *Alsace*, il n'a pas discuté ce point, mais a pris le parti d'assigner l'origine de cette Maison à l'une & à l'autre Province. Il l'a déclarée *Burgundico-Alle-
mannica*, ou *Allemannico-Burgundica*, sans dire lequel des deux Noms devoit être placé avant l'autre. Si on lui faisoit la question : Pourquoi n'avez vous pas dit *Burgundico-Hel-
vetico-Allemannica* ? Il répondroit (Je lui suppose assés de candeur pour cela) : „ J'ai
„ voulu attribuer à la Nation Allemande seu-
„ le l'honneur d'avoir produit les premiers
„ Pères de cette Famille Impériale. Si j'y
„ avois fait entrer la Suisse, d'où sortoit im-
„ médiatement le premier des Empereurs
„ qu'elle a doné, la Suisse auroit eu trop
„ de part à la gloire qu'il me convenoit de
„ déferer toute entière à l'*Allemagne*. „ Il
n'a pas pris garde cependant que les plus an-
ciens des Ancêtres des *Habsbourg*, dont il
parle, avoient leurs Biens dans une partie du
Roiaume de *Bourgogne*, qui appartenant aux
Rauraques si voisins & anciens Alliez des *Suis-
ses*, qu'ils ne faisoient presque qu'une même
Nation, come ce Canton là en fait encore
aujourd'hui en quelque façon partie, par sa
Relation d'Allié du Corps Helvetique ; C'est
reconoitre que cette Maison pouvoit être en-
vilagée come originaire de la *Suisse*, plutôt

que d'aucune autre Province plus éloignée des premiers Domaines qu'on lui conoisse , & dont probablement quelques uns s'éten- doient même dans le Territoire proprement Suisse.

Quoi qu'il en soit ; on ne voit encore en tout cela que des probabilités , mais bien plus grandes en faveur de la Suisse que de l'Allo- magne, par rapport à l'origine des *Habsbourg* : Et il n'y a pas plus d'évidence par rapport à celle des *Zaeringen*. Hergott même regarde comé incertain , si ceux ci descendent de ceux - là ; & les Généalogistes qui s'accordent à les en faire descendre , ne s'accordent point sur la tige. Les uns veulent que ce soit *Landol I.* Les autres *Birchtilon I.* , Frère de ce *Landol*. Des troisièmes *Birchtilon* son Neveu.

Si avoir possédé des Terres considérables dans un Pais, y avoir comandé pendant long-tems & jusques à l'extinction de la Fa- mille, de Père en Fils, & par Succession hé- réditaire , ne sont pas des titres suffisans pour en être réputé originaire , aucune origine é-trangère n'étant constatée , très peu de Mai- sons Souveraines auront une Patrie , puis qu'il n'y en a guères dont la Généalogie mon- tre avec certitude d'où étoit originaire le pré- mier de la Maison

Ce seroit un grand ornement à l'Histoire de la Suisse , si l'on parvenoit à justifier que les
Ducs

Ducs de *Zaeringen* lui devoient leur origine ; come la Nation leur est redevable de la conservation de sa liberté, par la puissance que les Villes, qu'ils y ont fondées, ajoutèrent à l'Union Helvétique, lors qu'elles y entrèrent : Forces sans lesquelles, humainement parlant, elle ne se seroit jamais soutenue.

Vôtre Systême, Monsieur, s'il pouvoit être suffisamment apuié, rendroit cet office à l'Histoire. Si quelcun pouvoit y parvenir, vous y reussiriez sans doute. À portée de voir quantité de Diplomes, que les Généalogistes & les Historiens n'ont point eu & n'auront peut-être jamais sous les yeux, votre pénétration vous y fera découvrir ce qui a été jusqu'ici ignoré. Je ne vous célerai point cependant qu'une considération entre autres me fait desespérer qu'on arrive seulement à rendre probable, que les Ducs de *Zaeringen* descendent par des Mâles des *Rois de Bourgogne* de la Maison de *Rodolphe I.* Cette considération est, que si cela eut été, les Ducs de *Zaeringen* se trouvant Princes du Sang, auroient réclamé ce Roïaume, dont *Rodolphe III.* n'auroit pû disposer. On ne voit néanmoins aucun vestige dans l'Histoire d'aucune opposition de la part des Concurrents que rencontra l'Empereur *Conrad* ou *Henri II.* ou *Henri III.* ou *Henri IV.* quand ils voulurent prendre possession de ce Roïaume,

me, fondée sur la qualité de Descendant par Mâles ; les Comtes de *Bourgogne*, ne fondèrent jamais leurs prétentions que come Descendans par les Femmes ; & ce ne fut que parce que l'Empereur *Frédéric I.* réunit toutes ces prétentions, en épousant *Beatrix*, qu'il devint possesseur tranquile de tout le Roïaume de *Bourgogne*. Les Ducs de *Zaeringen* étoient alors si bien avec ce Prince, qu'il n'y a pas lieu de croire qu'ils le regardassent come leur retenant injustement le Roïaume de leurs Pères.

Si de cette considération générale, nous passons à l'examen des preuves particulières sur les Générations posées dans le nouvel Arbre Généalogique, il s'y rencontre de grandes difficultés.

D'abord on y pose un *Berchtold* différent du Duc de *Carinthie*. Cette position est établie sur un endroit de *Lambert de Schaffnabrug ad an. 1077.* où cet Historien doit parler d'un *Berchtold* attaché à l'Empereur *Henri IV.* & d'un *Berchtold*, ennemi de ce Prince.

Il est bien sûr que *Berchtold*, Duc de *Carinthie*, a été dans un tems très attaché à *Henri*, & l'un de ses Favoris, & ensuite ligué contre lui avec le Duc de *Suabe* & celui de *Bavière*. Ainsi ce peut être du même *Berchtold* que *Lambert* doit être entendu, come on l'a entendu jusques à présent. Cependant

il se peut aussi qu'on ne l'ait pas bien compris. Je ne puis dire ce que j'en pense, n'ayant pas sous les yeux cet Historien.

Mais je veux accorder qu'il parle de deux Ducs contemporains, nommés l'un & l'autre *Berchtold*, & que le Père de *Conrad* fut l'un des deux; il s'agit de trouver de quelle Maison il étoit.

L'Acte de la fondation du Convent de *Rueggisberg* de 1076. dit que le Duc *Berchtold* étoit Fils d'un *Rodolphe*. Il ne dit pas quel des deux *Berchtold*, du Duc de *Carinthie*, ou de l'autre, étoit Fils de ce *Rodolphe*.

Il est vrai que le Diplôme de l'an 1157. publié par *Guichenon* (Bibl. Sebus. Cent. II. N. LXIV.) semble décider cette question, en faisant connoître que c'étoit sous la protection de *Berchtold*, Fils de *Conrad de Zaeringen*, qu'étoit le Convent de *Rueggisberg*: Protection qui donne lieu de présumer que le Convent étoit plutôt sous celle des Ancêtres de ce Duc que d'un autre *Berchtold*; & qu'ainsi le Duc *Berchtold*, Fils de *Rodolphe*, dont parle cet Acte de 1076., étoit du nombre de ces Ancêtres du Duc de *Zaeringen*: Mais cette présomption ne sauroit déterminer ce que ce dernier Diplôme ne détermine pas; savoir, si ce Duc *Berchtold*, Fils de *Rodolphe* étoit l'Ex-Duc de *Carinthie*, ou un autre.

Quand ces deux Diplômes combinés prou-
veroient

veroient que le *Berchtold* en question n'étoit pas le Duc de *Carinthie*; il faudroit encore trouver qui étoit le *Rodolphe* son Père.

Le Diplome de l'an 1016 me paroît laisser là dessus bien de l'incertitude.

En éfet, le *Rodolphe* dont parle cette Donation du dernier Roi de *Bourgogne*, étoit Majeur en 1016., puis que son consentement à la libéralité du Prince fut requis & intervint. Ce même *Rodolphe* auroit-il encore vécu en 1076., date de la Confirmation de la fondation de *Rueggisberg*? Seroit-ce aussi le même *Rodolphe*, nommé come donant son consentement dans un Acte de 1014., rapporté par *Guichenon*? Si c'est le même, la difficulté tirée de l'âge qu'il auroit dû avoir en 1076., devient plus grande; parce qu'il auroit déjà été Majeur en 1014. Si ce n'est pas le même, & que ce *Rodolphe* Comte, nommé dans les Diplomes de 1014: & de 1016., soit un autre que celui de l'Acte de 1076.; on ne saura plus qui étoient ni l'un ni l'autre. Mais si ces trois Chartres parlent du même Comte *Rodolphe*, il faudra le croire parvenu au moins à quatre vingt dix ans. Sur tout si l'on juge, come il est naturel de le penser, que c'étoit en qualité de Ministre d'Etat qu'il consentoit à l'Acte de 1014. Il est bien sûr au moins qu'il gouvernoit déjà alors une Comté; car le titre de

Comte

Comte n'étoit point encore héréditaire. Or de tels Gouvernemens, ou les places de Ministres d'Etat, ne se donoient guères en ces tems là, non plus qu'aujourd'hui, à de fort jeunes Gens.

Enfin, pour le faire descendre, & par lui les Ducs de *Zaeringen*, des Rois de *Bourgogne*, il faut lui trouver un Père dans cette Maison Roïale.

Il n'est pas impossible qu'il ne fût Fils du Comte *Berchtold* nommé avec lui dans le Diplome de 1014. Mais l'ordre dans lequel ils sont placés là, n'en est pas une preuve satisfaisante; & suppose même qu'elle fut telle, montrer qu'il étoit Fils du Duc *Rodolphe*, Frère du Roi *Conrad* de *Bourgogne*, est ce qui resteroit à faire. Sans cela l'on ne gagneroit autre chose, si ce n'est de rendre la Généalogie des Ducs de *Zaeringen* toujours plus incertaine par rapport à ce tems-là. Je conviens que cette incertitude même seroit une présomtion, beaucoup plus favorable à la *Suisse* qu'à l'*Allemagne*, que cette Famille en est originaire. Ce n'étoient pas des Etrangers à qui les Rois de *Bourgogne* donoient les Comtés de leurs Etats à régir. Mais la Maison de *Zaeringen* ne pourroit être de cette Maison Roïale. He? qu'importe. Elle seroit descendue de quelque Seigneur du País, dont la Maison pouvoit n'être pas moins bonne

ne

ne que celle des Barons de *Straetlingen*, qu'on dit que celle-ci descendit d'*Hugues un Welff*

Je dis que le *Berchtold* dont il s'agit ne pouvoit être de la Maison Royale, au moins Fils du Duc Rodolphe. Car il est certain que bien que ce Prince ne soit pas mort jeune, il n'a point laissé d'Enfans.

Le silence total de l'Histoire, sur le compte de ce Duc, a quelque chose détonant. Fils, Frère, & Oncle de Rois dont cette Histoire fait souvent mention, elle ne dit pas un mot de lui, qui néanmoins doit avoir eu part à divers Evénemens mémorables de ce tems-là, puis qu'il parvint au moins à l'âge de 50 ans. Il faisoit en 932. une Donation à l'Eglise de *Ste. Marie de Païerne*, avec la Reine *Berthe*, & le Roi *Conrad* son Frère. *Guichenon* en a publié l'Acte, *Bibl. Sebief. Cent. II. N. LXXXII.* Il donna son consentement à la fondation de l'Abaye de *Païerne* en 962. Il avoit au moins 20. ans en 932, puis que pour faire une Donation, il falloit qu'il fut majeur. Aiant vécu jusqu'en 962., il ne mourut pas plus jeune de 50. ans, supposé que cette dernière année fût celle de sa mort; ce qu'on ignore. Il ne paroît pas qu'il eût embrassé l'Etat Ecclésiastique: Mais il ne paroît pas non plus qu'il ait été marié. S'il eût été Père du Comte *Berchtold*, celui-ci d'un Comte *Rodolphe*, & ce dernier de *Berchtold*, Père du premier Duc

Duc de *Zaeringen*, les *Zaeringen* étant par là Princes du Sang de *Bourgogne*, n'auroient ils formé aucune oposition aux Traités que *Rodolphe III.* fit pour la succession avec l'Empereur *Henri II.* ? La ligne du Roi *Conrad* s'éteignant en son Fils *Rodolphe*, le Roiaume étoit dévolu & par droit de sang, & par droit de proximité aux Germains de ce Prince, Enfans du Duc *Rodolphe* son Oncle. Je répète cette remarque, parce qu'elle me paroît décisive pour convaincre que *Rodolphe III.*, ne laissa aucun Neveu ni Prince de son sang, puis qu'il ne s'en mit aucun sur les rangs pour succéder à sa mort.

Il faut convenir que s'il étoit possible d'insérer les Aueêtres des Ducs de *Zaeringen* dans la Maison de *Bourgogne*, on ne pouvoit choisir de place plus convenable à leur doner dans cette Généalogie. Ce silence total des Historiens touchant le Duc *Rodolphe*, permet, vû sur tout l'âge auquel il parvint, de lui supposer des Entans, avec beaucoup plus de couleur, qu'à son Frère *Burcharde*, Archevêque de *Lyon*.

Voilà, *Monsieur*, quelques observations que je prens la liberté de vous présenter, afin que si vous les trouvez de quelque poids, vous preniez la peine d'y fournir des réponses, ou de les prévenir, pour que votre ingénieux Système rencontre d'autant moins
de

de difficultés. Je souhaiterois fort qu'il pût être vérifié en son entier. Mais quand il ne doneroit d'autre chose certaine, si ce n'est que du tems de l'Empereur *Henri IV.* il y avoit deux Ducs *Berchtold*; ce seroit une découverte pour l'Histoire de la *Suisse*; quoique l'on puisse peut être encore contester que le Duc *Berchtold*, qui gardoit le passage des Alpes pour *Henri IV.*, le gardât en *Suisse*. Au moins n'est il pas bien sûr, selon moi, que ce fût par le *Pais de Vaud* & le *Grand St. Bernard* que ce Prince passa pour se rendre en *Italie*. Car, quoi qu'on croie communément que l'endroit nommé *Civis*, dans *Lambert de Schaffnabrug*, que le Comte de *Maurienne* le fit doner, pour acorder passage à *Henri*, soit *Vevey*; il y a autant de probabilité à croire qu'il faut lire *Civis*, que *Vivis*, & qu'ainsi ce seroit la Contrée du *Mont Cenis* qu'obtint le Comte, & que l'Empereur passa.

Pour ce qui est de *Berchtold*, Duc de *Carinthie*, il est bien sûr qu'il ne tenoit pas le passage du *Grand St. Bernard* fermé. Il ne possédoit rien, ni dans ce *Pais*, ni dans le *Valai*. C'étoit le Comte de *Bourgogne* & l'Evêque de *Lausanne* à qui ces Contrées obéissoient. L'un & l'autre étoit dans le parti de l'Empereur. L'Evêque de *Lausanne* *Burchard* fut excommunié avec lui, come son

Adhé-

Adhérant, & même tué dans une des Batailles contre les *Saxons*. Les Comtes de *Maurienne*, dès lors Comtes de *Savoie*, n'avoient point encore le *Bas Valai*; ainsi il ne dépendoit pas d'eux d'accorder ou de refuser à *Henry* d'y passer. Mais ils pouvoient empêcher de passer par le *Mont Cénis*, parce qu'ils tenoient les Gorges par où l'on y arrive de ce côté ci. Ils se le firent doner pour y laisser parvenir l'Empereur.

On peut conclure delà, que s'il y eût un Duc *Berchtold* qui tint les passages en ce Pais en faveur d'*Henri IV.*; il y avoit deux Ducs *Berchtolds* contemporains.

Vous conjecturez, *Monsieur*, que le Duc *Rodolphe*, Frère du Roi *Conrad*, eût pour Apanage la Comté de *Bargen*; & a cette occasion vous faites conoitre cette Comté, par l'explication heureuse que vous donés des noms des Lieux qu'elle comprenoit, mentionnés dans la Charte du Roi *Conrad* de l'an 957.

Je ne vois rien d'improbable dans votre conjecture; & votre explication des Lieux, faisant foi de l'ancienneté des Villages ou Bourgs dont il s'agit, ne peut que faire plaisir à ceux qui aiment ces conoissances détaillées, plus utiles que ne le pensent ceux qui n'en font pas assés de cas.

Cette Comté de *Bargen* donne lieu à une observation

servation ; c'est que l'on court risque de se tromper, si l'on croit que les noms des Comtés aient toujours été les mêmes depuis qu'elles furent apellées du nom de quelcun des Lieux qu'elles contenoient. Elles n'eurent de noms fixes qu'affés tard. Jusques là c'étoit plutôt par le nom du Comte qui les gouvernoit, que par celui de quelque Lieu, qu'elles étoient désignées. Il n'y avoit guères que les Grandes Comtés, qui ne changeassent point de nom ; celles qui embrassoient un *Pagus* entier, & qui étoient subdivisées en Comtés de petite étendue.

La Comté de *Bargen* fournit un exemple de cette variation des noms. Prenez la peine de voir dans *Hergott*, Tom. 2. pag. 51. un Diplome, sous le Num. LXXXV. de l'an 884. Vous y verrez, *Monsieur*, que les mêmes Lieux qui, dans la Charte du Roi *Conrad*, de 957., sont dits être *in Bargaensi Comitatu*, étoient du tems de *Charles le Gros* en 884, *in Lipinensi Comitatu*. Ainsi dans l'espace de 73. ans, la Comté qui étoit apellée *Comitatus Lipinensis*, prit le Nom de *Comitatus Bargaensis*.

C'est là sans doute une raison de la difficulté qu'il y a aujourd'hui de reconoitre les Districts dont parlent les Chartres de ces Siècles-là. A moins qu'elles n'indiquent des lieux ou encore existans, ou qu'on fait avoir existé,

existé, come compris dans ces Districts, on ne sauroit être parfaitement assuté de leur situation, moins encore de leur étendue. Le nom de *Bargensis Comitatus* ne fut peut être pas long-tems en usage. Quelque autre le fit oublier, tout come il avoit pris la place de *Comitatus Lypinensis*. L'un & l'autre paroissent des noms de Lieux. Les Guerres les détruisoient : On en rebâtissoit d'autres, dont les Comtés prenoient le nom. Tous ces changemens répandent des ténèbres dans l'Histoire, qui ne peuvent être percées & dissipées que par les Diplomes. Vous aurez, Monsieur, la satisfaction de trouver, dans l'étude que vous en faites, une infinité de ces sortes de lumières, dont si peu de gens sont éclairés. Il ne reste plus guères de découvertes à espérer que par leur moïen.

Après avoir écrit ce que vous venez de lire, Monsieur, je me suis rapellé d'avoir vû dans *Tschudi*, un Diplome où il est fait mention d'un Comte *Berchtold*, dont la Comté étoit dans la *Thurgovie*. J'ai pris *Tschudi*, & trouvé *Tom. 1. p. 19.* le morceau de ce Diplome de l'Empereur *Henri III.* en faveur de l'Abé de *Rhinau*. On y lit. *Richardus Abbas Monasterii Rbenaugiæ in Thurgoviensi Pago Ducatu Allemannico in Comitatu Berchtoldi Comitatus, V. Id. Jul. MXLIX.*

Ce *Berchtold*, Comte dans le *Thurgau*,
 C c 2 étoit

étoit le même qui fût fait Duc de *Carinthie*, ou ç'en étoit un autre.

Il y a lieu de croire que ce n'étoit pas le même, par ce que tous conviennent que le Duc de *Carinthie* étoit, avant d'être fait Duc, Comte en *Brigau*. Il n'y a, il est vrai, rien d'impossible à ce que le même *Berchtold* fût Comte en *Brigau* en 1061., lors de la mort de *Conrad* Duc de *Carinthie*, auquel l'Empereur *Henri IV.* le dona pour Successeur, après qu'il auroit été Comte dans la *Thurgovie* en 1049. Cependant, & quoique les Comtés ne fussent point encore héréditaires, il n'étoit pas ordinaire qu'on en changeât, à moins que ce ne fût pour être élevé à la Dignité de Duc.

D'ailleurs la désignation employée dans le Diplome de la Confirmation de la fondation du Couvent de *Rueggisberg*, porte à croire qu'il y avoit deux *Berchtolds* contemporains. Car si ce n'étoit pas pour éviter qu'on ne les confondit, que ce Diplome désigne celui dont il parle par *Berchtoldus Filius Rodolphi*; on ne voit pas la nécessité de dire de qui il étoit Fils. Mais en suposant deux *Berchtolds* vivans dans le même tems, on voit la raison pour laquelle ce Diplome indique le Père de celui-ci, afin d'empêcher qu'on ne le prit pour l'autre.

Si

Si c'eût été de *Berchtold*, Duc de *Carinthie*, que ce Diplôme dût être entendu, qu'étoit-il nécessaire de nommer - là son Père, pour le faire conoitre sans équivoque ? Il n'y avoit qu'à lui donner son titre de *Duc*, qu'il ne quitta plus, quoique le Duché lui fût ôté en 1073.

Cette désignation me paroît fortifier considérablement vôtre conjecture, *Monsieur*, qu'il y avoit deux Comtes *Berchtolds* contemporains, dont l'un, celui du *Brigau* aiant été fait Duc, & l'autre, celui du *Thurgau*, étant demeuré dans le rang des Comtes, rien n'étoit si facile que de se méprendre dans ce que l'Histoire dit d'eux, toutes les fois qu'elle en parle sans donner au premier le titre de *Duc*, qu'il est probable que l'on ne lui donna plus dans les Lieux attachés à l'Empereur *Henri IV.* depuis que ce Prince lui eût ôté le Duché; mais que les partisans de cet Ex-Duc continuèrent sans doute à lui donner. Ce n'est peut-être pas la une des moindres raisons des méprises dans lesquelles on peut être tombé, en attribuant au Duc ce qui regardoit le Comte, & réciproquement.

J'ai crû, *Monsieur*, devoir vous présenter l'observation que m'a fait faire le Diplôme cité par *Tschudi*. Elle pourra, si vous la trouvez fondée, vous mettre sur les voies pour rectifier quelques articles de vôtre nou-

velle Généalogie des Ducs de *Zaeringen*, ou du moins pour en apuier quelcun.

Quand je me serai procuré *Lambert de Schaffnaburg*, & que j'aurai un peu de loisir, je travaillerai sur les belles ouvertures que fournit vôtre Système, & j'aurai l'honneur de vous comuniquer, ce que j'aurai arrangé avec plus de soin & de netteté que je n'ai pû le faire à présent. J'ai l'honneur d'être &c.

LOYS DE BOCHAT.



LETTRE

De M. RUCHAT, Professeur en Theologie; dans l'Academie de Lausanne, à M. DE BOCHAT, Lieutenant Baillyval, sur la nouvelle Généalogie des Ducs de Zeringen.

MONSIEUR.

J'AI lû & relû le Manuscrit de Mr. de WATTEVILLE sur la Généalogie des Ducs de *Zeringen*. Il est assurément bien loüable, de vouloir, dans la situation riante où il est s'ocuper de choses serieuses & utiles & employer son tems, sa peine, & son bien à éclaircir

en l'Histoire de nôtre comunc Patrie. Avec le loisir & le bien qu'il a, il peut y répandre beaucoup de lumière, pouvant se procurer tous les Livres imprimez qui sont nécessaires, & étant à portée de voir un grand nombre de Diplomes. Vous souhaitez que je dise mon sentiment sur cette Pièce, & si ma mémoire ne me trompe, vous m'avez dit qu'il le souhaite lui même. Je vous dirai d'abord, que je l'ai lue avec un très grand plaisir, à cause des belles & curieuses Observations dont elle est remplie, & qu'en la lisant j'ai été charmé de voir un jeune & riche Gentilhomme s'ocuper de ces sortes de choses. On ne peut que bien augurer de son travail, s'il a le courage de le continuer. Mais s'il faut parler ingénument, j'y ai trouvé deux endroits, où je ne saurois être de son avis.

I. Il dit* *Que Conrad a porté peut être le nom de Zeringen, pour être né dans un Château ainsi apellé, qui est près de Fribourg en Brisgau, que son Fils bâtit dans la suite &c.* Mais comment pouvoit il être né dans un Château qui n'existoit pas encore, & que son Fils bâtit dans la suite? Ces deux choses sont contradictoires. S'il est né dans ce Château, ce Château existoit avant qu'il fut né; & au lieu de dire, *que son Fils le bâtit dans la suite*, il faut dire, *que son Père l'avoit bâti &c.* Mais

* Journ. Helvet. p. 237.

peut être que j'ai mal pris la pensée de M. de W. & que ces mots, *que son Fils bâtit*, doivent le rapporter à *Fribourg*, & non au Château de *Zerigen*. Ainsi je laisse cet article.

Il le viens donc au principal objet de cette Pièce, qui est l'origine des Ducs de *Zerigen*. M. de Watteville la tire des derniers Rois de Bourgogne. Ses conjectures sont à la vérité ingénieuses, mais j'avouë ingénument qu'elles ne me persuadent pas. Ma grande raison est, que si sous le Règne de *Rodolphe III*, dernier Roi de Bourgogne, il y avoit eu quelque Prince du Sang Roial, ce Roi n'auroit pas été inquiet pendant sa vie pour la succession, par les Empereurs *Henri II*. & *Conrad II*. dont le premier étoit son Neveu, étant Fils de sa Sœur, & le second avoit épousé sa Nièce. Sa succession devoit passer à son Neveu, Fils de son Frère, s'il en eut eu un, ou à son Cousin, Fils de son Oncle le Duc *Rodolphe*. Je ne croi pas que M. de W. prétende que ce Duc *Rodolphe* soit le même que celui qui fut Père de *Berchtold* Fondateur de *Rueggisberg* en 1076., puis qu'il y a 100. ans de distance de l'un à l'autre. Après la mort de *Rodolphe III*. on ne voit aucun Mâle de la Famille Roiale. Chacun fait qu'il n'y eût que deux Neveux de *Rodolphe III*. par les Sœurs, qui aspirèrent à la succession, *Ernest* Fils de *Gisele* la Nièce,
Femme

Femme de *Conrad II.* & ensuite *Eudes*, Comte de *Champagne*, Fils de sa Sœur *Berthe*. Si les Ducs de *Zeringen* sont issus de ces Rois, ce ne peut être que par les Femmes. 2. Mr. de *W.* dit: * *Je ne sais pas bien lequel des deux Berchtalds a épousé Agnes de Rheinfeld, Fille ainée de Rodolphe Duc d'Allemagne.* - - *Je croi que c'est notre Berchtold Suisse, & que ce Mariage porta dans la Maison de Zeringen les Terres qu'elle possédoit en Allemagne.* Mais il semble dire précédemment que ce fut *Conrad*, qui épousa *Agnès*; du moins c'est ce qu'on peut inferer de ses expressions. Après avoir parlé du Duc *Conrad de Zeringen*, il ajoute, que son Fils bâtit dans la suite *Fribourg* en *Brigau* sur l'Héritage d'*Agnès* sa Mère, Fille de *Rodolphe de Rheinfeld*. Mais *Othon de Frisingen*, Auteur presque contemporain, décide la Question: Il dit, *Lib. I. de Gestis Frider. C. 7.* que le Mari de la Fille de *Rodolphe Duc d'Alamannie* ou de *Rheinfeld*, élu Empereur contre *Henri IV.* fut *quidam ex nobilissimis Regni Optimatus, Bertolfus nomine, de Castro Zeringen.* Il ajoute que ce *Bertolf* après la mort de *Rodolphe*, son Beau-Père, *Ducatum Sueviæ, tanquam à Socero sibi concessum usurpat.* Il ajoute encore, *C. 8.* que l'Empereur *Henri* voulant dépouiller *Bertolf* du Duché, qu'il avoit envahi, anima contre lui

lui, *Frédéric*, Comte de *Stauffen*, lui dona sa Fille *Agnès* en Mariage, & lui promit le Duché, quand il en auroit dépouillé *Bertolf*. Tout cela fait voir que la distinction des deux *Berchtolds*, l'un Allemand & *Suevigena*, & l'autre Suisse, ne sert ici de rien. Il est clair :

1. Que *Berchtold*, Gendre de Rodolphe l'Anti-Empereur, étoit Allemand, *Suevigena*, come l'appelle le Continuateur d'*Herm. Contr.* sur l'an 1060. lorsqu'il dit qu'il eût le Duché de *Carinthie*, après le Duc *Conrad* :
2. Qu'il fût ataché au parti de son Beau Père contre *Henri* :
3. Que *Henri* le haïssoit mortellement, come un Ennemi, & que ce fut par ce principe de haine, qu'il lui suscita un Ennemi, pour le dépouiller du Duché de *Suabe* :
4. On voit dans la suite de ce Ch. 8. que *Bertolf* fut contraint de céder ce Duché à *Frédéric*, Comte de *Stauffen*, en conservant l'Advocatie de *Zurich*; & au Ch. 9. que ses Descendans portèrent le nom de *Duc vacuum*, à moins qu'on ne veuille donner le titre de Duché, à un certain Comté, situé *inter Juram & Montem Jovis*, (qui est la Petite Bourgogne) que *Conrad* obtint de l'Empereur *Lothaire* l'an 1126. après la mort du Comte *Guillaume* :
5. Enfin que le *Berchtold*, à qui tous ces Caractères conviennent portoit le nom de *Castro Zeringen*, come dit *Othon Frising*. A tout cela ajoutez, que

l'Emp.

l'Emp *Lothaire*, Ennemi de *Frédéric de Stauffen*, Fils de ce *Frédéric* partisan d'*Henri IV.* favorisa contre lui les *Zeringen*, & donna à *Conrad* le Duché de *Bourgogne*. Vid. *ib.* C. 16. Il ne faut donc plus demander, come fait M. de W. D'où est ce que ces Etrangers auroient aquis les Biens considérables, qu'ils ont eu dans la Petite *Bourgogne*? D'où vient que les Empereurs ont doné le Gouvernement de la *Bourgogne* à des Etrangers? Je répons: 1. Que les Empereurs donnoient les Gouvernemens selon les vuës d'intérêt qu'ils pouvoient avoir, & à ceux qu'ils croioient pouvoir opoler à leurs Ennemis ou Rivaux d'Empire, come on le voit par les exemples d'*Henri IV.* & de *Lothaire*. 2. Que les *Zeringen* eurent ces grands Biens dans la P. *Bourgogne*, par l'Héritage du Duc *Rodolphe de Rheinfeld*, Anti - Empereur, dont *Berchtold* avoit épousé la Fille unique. Or que ce Duc *Rodolphe* ait possédé ces grands Biens dans ce Païs, j'en ai une preuve authentique dans un *Diplome* de l'Empereur *Henri*, qui pour dédommager *Burkard*, Evêque de *Lausane*, son fidèle & zélé Partisan, de tout ce qu'il avoit dépensé ou perdu à son service, lui fit présent de tous les Biens que *Rodolphe* son Ennemi avoit possédé *inter Juram & Montem Jovis*. L'Acte est daté de *Spire* & de l'an 1079. Après avoir nommé *Morat*, *Lustri*, *Chébres*, *Corfi* & d'autres lieux, il ajoute :

Et quidquid Dux Rodulfus ob multas in Nos Regnumque nefandas præsumptiones omni divina & humana Lege, tam vitæ quam rerum proscriptus & damnatus, quicquid verò IPSE sui- que infra fluvium Sanuna & Montem Jovis, & pontem Genevensem & infra Montani Juræ & Alpium habuerunt &c Mais cette Doua- tion d'Henri à l'Eglise de Lausanne ne lui fut pas de grand usage. Après la mort d'Henri les Zeringen se maintinrent en possession des Biens de leur Aïeul, sur tout depuis l'an 1126. que l'Empereur *Lothaire* donna le Duché de la *P Bourgogne*. à *Conrad*, qui avoit recueilli la succession de *Berthold III.* son Frère, tué à *Molzheim* l'an 1122. Seulement il paroît par la suite qu'ils laisserent à l'Eglise de Lau- sance, *Lutry* & la *Vaux*, dont les Evêque furent depuis en paisible possession.

M. de *W.* cite le Diplome de *Rodolphe III.* de l'an 1014. (il faut plutôt dire 1018.) en faveur de *S. Maurice*, où l'on voit nommez, après la Reine, les Comtes *Berchtold*, *Rodolphe* & *Robert*. Mais que peut on conclure de là en faveur de sa Thèse? J'en infererois tout le contraire. Si *Rodolphe* a été Père de *Berchtold*, il auroit dû être nommé avant lui, au lieu qu'il est nommé après lui. D'ailleurs il n'y a nulle aparence qu'un Homme qui possé- doit un grand Emploi à la Cour l'an 1018. & qui ne pouvoit guères avoir alors moins de

30. ans , soit le même Rodolphe qui paroît environ 60. ans après dans un Acte de l'an 1076. Enfin rien n'étoit plus comun que les noms de *Berchtold* & *Rodolphe*. J'en dis tout autant du Comte *Berchtold* mentioné dans le Diplome de 1016. Ce Comte de *Bargen* n'avoit rien de comun que le nom avec *Berchtold de Zeringen*.

Mais en voilà assez & peut être trop sur ce sujet. J'ajouterai seulement que tous les Suisses ne furent pas fidèles à l'Empereur *Henri*. L'Abé de *Richenau*, les Comtes de *Kybourg*, de *Tockebourg*, & d'autres se déclarèrent contre lui. Je suis &c.

RUCHAT.





LE SERIN PERDU.

Chant IV.

Hélas ! elle n'entend pas ma foible voix,
mes avis sont inutiles : Des Ornaments
sans nombre la retiennent encore malgré elle :
Il manquoit encore quelque chose à sa
parure. Et quelle-Belle en fut jamais contente !
Il falloit encore quelques coups, & quelques
mouvements, & pendant ces coups, aussi
avantageux à la Fée qu'inutiles à ses apas,
le tems fixé s'écoule, *Envieuse* se hâte, l'En-
chantement finit.

Les aiguilles des Montres n'avoient plus
qu'un petit espace à parcourir, pour fixer le
terme fatal, & *Lépidie* avoit encore plus de
vingt épingles à placer contre les attaques
pétulantes ou les regards curieux des Amans.
Mais *Favorable* jetta un œil de pitié sur elle :
Elle la vit, & gémit du sort inévitable
qui lie invinciblement l'Esprit féminin à la
Bagatelle. Elle se souvint de son ancienne
amitié, & allégée par le plaisir de lui faire voir
son tort, elle descendit à l'instant vers la
Belle. Instruite par son savoir universel de la
situation où elle étoit, elle lui tint ce discours
d'une

d'une brièveté peu vraisemblable. Heureuse modération de la langue d'une Femme! Comment pût elle ne pas favoriser par sa volubilité les Enchantemens de la Fée *Envieuse*?

„ Malheureuse Beauté! Quel est le charme
 „ qui te séduit? Quelle est l'illusion qui t'a-
 „ veugle? Ne vois tu pas le danger du
 „ Lieu où tu t'arêtes? Ne soupçonnes tu
 „ pas du moins quelque piège dans les beau-
 „ tez extraordinaires dont il est rempli? Oui
 „ ton esprit le soupçonne; mais ton cœur
 „ t'y retient. Sois au plutôt; Cher Objet
 „ de mes craintes, & aprens que si tu étois
 „ restée plus longtems, les Enchantemens
 „ d'*Envieuse*, qui a juré de te nuire, au-
 „ roient eu leurs effets pernicieux, & que tu
 „ n'aurois jamais revû le cher Serin.

A ce mot fatal, toutes les idées de sa perte, mal effacées dans son coeur, y rentrent en foule; elle laisse couler quelques larmes; & regardant *Favorable* de cet air naïf, qui peint si bien la reconnoissance, elle sort promptement avec elle en jettant quelques regards dérobés sur le Palais enchanté qui l'avoit retenue si longtems.

Envieuse n'a pas plutôt vû ses magiques Enchantemens évanouis par le départ de *Lépidie*, come ils alloient être couronnés par la réussite, que la fureur s'empare d'elle: Ses
 Ser-

Serpens siflent avec plus de rage; elle menace tout ce qui l'approche, & dans ses emportemens, elle voudroit s'anéantir elle même. Mais enfin sa fureur est calmée par la considération de son impuissance. L'irrévocable Décret des Fées à établi qu'elle ne pourra plus retarder la rencontre du cher Oiseau, ni opposer aucun obstacle à sa recherche. Son esprit soumis y renonce & s'apaise, par l'espérance de nouveaux Malheurs. A l'instant elle voit, dans une Ville illustre, un jeune Auteur que d'ingénieux Ecrits distinguent du Vulgaire, & réjouie du succès qu'elle se promet à juste titre, elle va susciter contre lui, une foule de Calomniateurs, & lui faire autant d'Ennemis que d'Auteurs qu'il a surpassés.

Cependant *Lépidie* & *Favorable* étoient arrivées dans le Palais de cette Fée, aussi bonne que puissante. *Lépidie*, malgré les douceurs de ce Lieu & de celle qui l'habitoit, paroissoit inquiète & rêveuse. La perte de son cher Serin l'affligeoit, & l'ardeur de le retrouver occupoit son ame. *Favorable* le conut: Qu'est ce que les Fées ne conoissent pas! Soiez tranquile, lui dit elle, vous retrouverez votre cher Oiseau. Croiez en ma parole. C'est moi qui par la dernière apparition du Berger, vous en ai donné l'assurance, c'est moi

moi qui vous la done encore, mais quoique rien ne puisse plus empêcher que vous ne le retrouviez bientôt, il faut encore quelques Courses & quelques Voiages; & ces conditions nécessaires, le secours de Favorable vous aidera à les remplir.

Au milieu des Espaces Aeriens, il est de vastes Régions que l'éloignement dérobe aux yeux des Mortels. Divisées en différentes Contrées, elles sont aussi destinées à différens emplois. Une seule nous intéresse. A l'un des bouts de ce vaste Pais de Chiméres, est un Séjour aussi riche qu'étendu. Là se trouve tout ce qui se perd sur la Terre, & qu'on y cherche vainement. Là à été aussi entraîné, par une force invincible, l'aimable Objet de vos regrets. Il y Terre triste & abandonné, & attend impatiemment un secours qui le délivre des ennuis de ce lieu, & le rende aux Délices qu'il gautoit chez ses chéres Maitresses. Venez donc, traversons les Espaces qui nous en séparent. Montez sur mon Char, & non moins rassurée par ma présence, que soutenue par le desir de revoir le Serin, contemplez sans crainte les Plaines Etherées, & les Hauteurs des lieux que vous parcourez. A ces mots, le Char paroit. Soudain des Animaux ailez s'apprêtent à le traîner. Mais *Favorable*, pleine d'une juste

dé fiance de l'intrépidité de *Lépidie*, prend avec elle une phiole d'Eau merveilleuse, où plusieurs onces de courage avoient été infusées.

Quoique animée par tant de motifs & soutenue par tant secours, *Lépidie* ne jetta pas sans crainte les yeux sur le voïage qu'elle alloit faire, son cœur palpita mais ce ne fut point pour le même sujet qui l'avoit souvent fait palpiter. Elle devint rêveuse, mais nul Amant n'avoit droit de se glorifier de sa réverie. Elle s'émut, mais son émotion ne rejouit personne. Enfin, l'Eau puissante, les Discours de *Favorable*, l'Amour du Serin, la Curiosité, ses Apas relevez par la pature qui alloit paroître sur un Théâtre nouveau, Encouragemens puissans, vous surmontates la peur naturelle au Beau-Sexe, & vous fites, pour la première fois, une Héroïne intrépide sans le secours de l'Amour. Elle monte donc légèrement sur le Char rapide. *Favorable* prend place auprès d'elle, & s'envelopant, aussi bien que la timide Beauté qui l'accompagne, d'un Nuage obscur & épais, elle lui dérobe ainsi le spectacle effrayant des Espaces immenses qu'elle va traverser. Le Chat s'elance, il part, il vole, il arrive.

Surprise du spectacle que le Nuage dissipé laisse voir à ses yeux, *Lépidie* demeura pres-
que

que immobile : Elle n'avoit jamais soupçonné d'autres Habitations & d'autres Habitans que la Terre & les Hommes. Tout lui paroissoit extraordinaire & inoui. Étonnée, come un Auteur a qui l'on anoncé que sa Pièce a été listée, elle paroissoit distraite. Votre admiration ne me surprend point lui dit *Favorable*, qui le conut. Ce sont des lieux extraordinaires que ceux ci ; des lieux inconnus au reste des Mortels. Mais avançons nous : Venez sans crainte : Ces vastes Régions dont votre oeil ne peut voir toute l'étendue s'appellent Pais de Chimères, de Visions, & de Conjectures. Elles sont divisées en différents Pais, dont chacun est fixé a quelque emploi qui lui est propre. Celui où nous portons nos pas est le séjour où se retrouve tout ce qui se perd sur la Terre, & tout ce qui par sa legereté échape aux Mortels pour se rendre plus haut, se trouve dans cette vaste Plaine. Là sont une infinité d'Esprits des Hommes, & plus encore de ceux des Femmes. Là vous voies les Dedicaces, les Epithalames, & les Panégitiques. Ici se rendent tous les Romans médiocres trois, mois après leur naissance ; les Calomnies débitées contre les Ecclesiastiques & les Libelles contre le Gouvernement. Vers ce côté, est une foule de Virginites enlevées ou acor-

dées, come elles ne faisoient que de naître. Là monte tous les jours une multitude d'Esprits François, & de Petits-Maitres Anglois. Jamais celui d'un Allemand n'a pu atteindre à ces Régions subtiles, & s'élever au dessus de l'Atmosphère. Là sont encore les Précautions que prend un Jaloux pour la garde d'une jeune Epouse ; les Agaceries d'une vieille Coquette ; les Résolutions d'un vieux Pécheur, & les Sermens que fait un François à sa Maitresse. Mais je ne finirois point, si je voulois vous nommer toutes les choses dont tous ces lieux sont remplis. Parcourez les vous même des yeux. *Lépidie* interrompit *Favorable* : Puissante Fée répondez moi : D'où part ce gazouillement si bruyant ? D'où viennent ces cris tumultueux come d'une troupe d'Oiseaux irritez ? Je satisfèrai vôtre curiosité. Allons dans le quartier des Esprits qui se perdent. Voilà celui des Homes. Là sont des vieux Poètes dont on méprise les derniers, Ouvrages après avoir loué les premiers. Là sont les Auteurs dont les Plagiats sont manifestés & publiquement prouvez. Ici sont ceux qui n'ont travaillé que d'imagination & les Faiseurs de Romans. Le reste n'est qu'une foule de Petits Maitres, de Beaux Esprits de Caffé, de Diseurs de bons Mots, de Plaisans du Partegre. Pour les Bruits tumultueux que vous entendez, vous ne

vous

vous trompez pas. Ils partent d'une troupe prodigieuse d'Oiseaux, & d'Oiseaux causeurs, puisque ce ne sont que les Esprits perdus des Femmes qui en prennent la forme aussi-tôt qu'ils sont ici. Le sujet de leurs cris, ce sont des Médifances, des Quêrelles, des Débats, des Contestations sur la prééminence, la noblesse ou la beauté. Chacun se meut, s'agite, se transporte. On parle, on ne s'entend pas, on s'interrompt, on se pique. Ainsi dans le Monde se passent les tumultueuses Assemblées d'une troupe de Femmes, L'Envie & la Jalousie excitent la vivacité de l'Entretien; & la malignité l'affaïsonne du sel de la vengeance.

Atiré par les cris de ces Oiseaux, vôtre cher Serin sans doute, se sera mêlé à leur foule; mais ma puissance le démêlera bientôt d'avec eux. Mes enchantemens le rappelleront. Il viendra, il reconoitra sa chère Maitresse qu'il n'a jamais oublié. Mais avant qu'il vous soit rendu, venez, montons sur cette hauteur. Là d'un coup d'œil vous parcourrez toutes les autres Régions de ce vaste Empire de Chimères. Là vous voïez le Pais de Fictions. Tout y est vain & sans réalité. C'est là d'ou descendent tous les jours sur la Terre ces Illusions nombreuses, qui séduisent les Hommes, ces Vapeurs dont l'Eclat séduisant ne les atire que pour les tromper. Là

est aussi tout ce que l'amour du merveilleux a fait produire à l'Esprit humain. Voyez vous ces Montagnes entassées les unes sur les autres ; ces Géans à cent mains, ces Hidres à cent têtes, ces Centaures, ces Hippogryphes, ces Silphes ailes & dorés qui traversent les Airs, ces Salamandres qui vivent dans le Feu, ce Chaos, ces Prodiges, cette foule de Divinités subalternes. C'est là qu'une Troupe de Poètes vient puiser sans cesse ces Fictions, dont elle infaute l'Univers, ces Episodes mal cousus, ce Merveilleux imaginé pour augmenter la longueur de l'Ouvrage, & en diminuer la vraisemblance. De là ce Stile figuré, qui ne dit rien que sous l'emblème de la Fable & n'oseroit nommer l'Amour sans lui donner des ailes & des flèches.

Mais vos yeux sont fatiguez de ce spectacle, & votre Esprit distrait ne peut faire attention aux merveilles dont il éclate. Trop d'attention attire trop de silence ; & le silence a l'ennui pour partage. Revenez. Voici le moment où vous allez revoir l'objet dont votre tendresse a été si long tems privée. Voici l'heure où . . . Mais mes discours excitent votre impatience. Alors, gardant un mystérieux silence, elle fit une Cercle avec la Baguette, elle regarda les Astres, elle prononça des paroles magiques . . . La Lune

ne vint point écumer sur l'herbe ; la Terre ne parut point trembler, les Chênes ne descendirent point des Montagnes. Spectacle plus doux ! Le Serin acourut, le cher Oiseau se vint rendre dans le sein de *Lépidie* . . . Elle Pourroit on exprimer sa joie !

Tendres Baifers, combien de fois futes vous recommencez ! Tendres caresses , douces paroles, combien vous répétat on de fois ?

Jamais Cloris ne parut si passionée au retour de son Amant. Jamais après une longue absence, une Belle ne retrouva un amour si vif, que *Lépidie* en retrouva dans le cœur de son cher Serin.

Favorable & elle remontent sur le Char ailé. *Lépidie* arrive à l'instant auprès des Belles, désolées de son absence. Que de jours se passèrent dans les saisiffemens de l'amitié, & les transports d'un pur amour ! Tu le fais, toi qui fus l'objet de leurs caresses, & la cause de leur joie. Si ma Muse ne m'a trompé (car la chose paroît incroyable) leur attachement pour lui dura une Automne, & par le ralentiffement de leur affection pour eux, leurs Amans sentirent trop que le cœur ne peut être partagé. Ils reconnurent leurs Rivaux, & les aiant connus ils désesperèrent. Et vous, aprenez par mes Vers, Belles qui les lisez, car que droit on d'un Poème sans usage moral

moral) aprenez à modérer votre amour pour vos Oiseaux, & à ne pas vous laisser abandonner au regret de leur perte. Mais c'est trop de prétendre vous instruire, ma Muse est satisfaite si elle vous a amusé.



LETTRE

A Mr. le Traducteur du Poëme Anglois.

MONSIEUR,

QUOIQUE je ne sois point du tout accoutumé à écrire & sur tout en public, je me hazarde aujourd'hui à vous adresser une Lettre, dans l'espérance de faire plaisir aux Lecteurs, & de ne point vous faire de peine. Il faut avoüer, *Monsieur*, que c'est quelque chose de bien imaginé que votre Poëme Heroï-Comique. Ce n'est point pour adoucir ce que je pourrois dire dans ma Lettre, qui vous seroit désagréable que je vous done cette louange, ni pour m'âtirer votre amitié; car je n'ai point l'honneur de vous conoitre; mais telle est ma pensée, & je ne puis la déguiser. En verité vous êtes heureux de choisir si bien les Originaux que vous voulez traduire, l'Auteur Anglois est assurément

furément ingénieux, quel qu'il soit. Aiant tant de talens il a tort de ne pas se faire connoître: Quel dommage qu'on ne sache pas qui il est, & qu'on n'ait jamais oui parler de lui! Car jugez où il pousse la modestie; non seulement il ne se nomme point, mais encore, il n'a jamais voulu publier son Poëme, & si par quelque liaison particulière avec ce modeste Poëte (du moins je me l'imagine ainsi) vous n'eussiez pû obtenir de lui cet Ouvrage, nous n'en aurions jamais eu l'élégante Traduction que vous avez bien voulu nous en donner. De grace, *Monsieur*, le connoissant si bien, engagez le à le faire imprimer. Les Anglois vous en auront une grande obligation, ainsi que tous ceux qui savent leur langue. L'Harmonie des Vers doit ajouter encore à ses graces naturelles, quoi qu'à dire vrai, vôtre stile est si peu celui d'une Traduction, il est si peu gêné & contraint, que bien des gens auroient été tentés de croire que vous êtes l'Auteur & le Traducteur tout en-semble, si vous ne nous assuriez, foi d'Home d'honneur, que vous l'avez traduit de l'Anglois. Le moïen de ne pas croire un si honête Home que vous; sans cela je l'aurois crû come un autre. Ces soupçons aiant trouvé crédit dans l'Esprit de bien des gens, je vous conseille de faire voir, le Mois après celui ci, dans

quelque Pièce, combien peu ils sont fondez, par des raisons démonstratives qui nous feront mieux conoitre l'Original Anglois. Ces Persones là prendront vôte silence come un aveu de vôte Supercherie : *Qui ne dit mot consent.* Si vous ne répondez rien, tout le monde le croiroit come eux. Jugez combien vous êtes intéressé à faire réponse.

N'oubliez pas sur tout, pour convaincre les Incrédules, de citer le lieu & le tems de l'impression de l'Original, car ce qui les confirme dans leur soupçon, c'est qu'avant vous on n'en avoit jamais oui parler. Je suis &c.

Genève le 15. Novemb.

1746.

DOLOMISE.





REMARQUES

*Littéraires à l'occasion d'une Epigrame. **

MONSIEUR

JL faut convenir que vous savez tirer parti de tout. Les plus petits objets ne laissent pas d'être pour vous une occasion de faire des Réflexions judicieuses. Nous vîmes dernièrement dans le *Journal Helvétique* une Epigrame sur un Bossu qui avoit beaucoup perdu au Jeu. On le fait pester contre la Fortune. Il se plaint vivement de ce que déjà dès long-tems, elle lui a tourné le dos. Voilà la pointe de l'Epigrame, qui est véritablement une pointe, je veux dire un jeu de mots. Les Lecteurs ordinaires lisent ces petites Pièces, sans y faire presque aucune attention, & elles n'en méritent pas beaucoup. L'un se divertit de ces sortes de traits méchants, un autre plus sage les condamne; mais ce qu'ils ont de commun les uns & les autres, ce en quoi ils s'accordent, c'est qu'ils n'y pensent plus un moment après.

Chez

Chez vous, *Monsieur*, c'est toute autre chose. En lisant l'Epigrame, vous avez d'abord souri de ce badinage. Vous avouez que vous n'avez pas pû vous empêcher de paier ce petit tribut à la malignité humaine. Mais bien-tôt après, reprenant votre sérieux, vous vous êtes condamné vous même, & vous avez fait le Procès au Poëte. Cette courte Epigrame vous a fourni le sujet d'une assez longue Lettre, qui prouve également la bonte de vôtre Cœur & la bonte de votre Esprit. Elle renferme sur tout plusieurs Remarques propres à nous épurer le goût. Vous m'en demandez mon sentiment. Je vous répons en un mot, que je pense come vous, & que nous somes du même sentiment. Ma Lettre ne fera donc presque autre chose qu'apuièr vos Remarques, que je croi fort justes.

En général vous blamez l'Epigrame en question, & vous la mettez au rang des mauvaises plaisanteries. Je juge come vous que c'est-là la véritable place. La première raison que vous donnez de ce Jugement, c'est qu'on ne doit jamais ataqer le Prochain, sur ses défauts corporels, sur tout quand ils sont aussi involontaires que celui dont il s'agit. Le Bossu avoit tort d'avoir risqué trop d'Argent au Jeu. On pouvoit l'ataquer de ce côté-là; mais pour la défecuosité de sa taille, il y a de la malignité à l'en railler.

Cette

Cette première raison est palpable , elle ne demande aucun développement Vous vous arrêtez beaucoup plus à prouver que le Poëte nous a encore doné une idée peu avantageuse de son goût. Vous faites main basse sur le jeu de mot qu'il a regardé come le sel de son Epigrame. On ne peut plus aujourd'hui penser autrement que vous sur tout ce qu'on appelle jeux de mots , ou équivoques. On est tous d'acord à les proscrire entièrement , soit dans les Vers, soit dans la Prose. Leur Règne a entierement passé. Ils ne peuvent pas espérer de trouver un asile même dans nôtre *Suisse*, quoi que les vieilles modes s'y soutiennent encore quelque tems.

Depuis que la Langue Françoisse est devenue raisonnable , elle ne sauroit souffrir ce qui sent tant soit peu le *Quolibet*. Ce sont ordinairement de misérables pointes , qui ne portent presque sur rien , des allusions grossières & insipides. Le Père *Bouhours* , dans les *Remarques sur la Langue Françoisse*, cite quelques exemples de ces plaisanteries que l'on ne doit pas se permettre. Si pour blâmer un Home qui se récrie mal à propos , on disoit , *Les grands O d'un tel ne sont que des O (ou des zero) en Chifre*. Un Home dira encore à un autre *de ne pas suivre le grand nombre , de peur d'être un Docteur à la douzaine*. Le Père *Bouhours* a raison de condaner de semblables jeux

jeux d'esprit qui ne sont nullement marquez au bon coin. Auriez vous jamais soupconé, **MONSIEUR** qu'ils pussent être du célèbre *Nicole*? Cependant ils lui ont échappé dans une de ses Lettres contre *Des Marets*, qui portent le nom de *Visionnaires*. Vous voyez bien qu'il y a un peu de Malice Jésuitique à avoir choisi ces deux exemples. Mais on ne peut qu'être de son sentiment pour le fond. On est forcé de convenir que ce badinage ne renferme que des allusions basses, fort éloignées de la fine plaisanterie des *Lettres Provinciales*.

On trouve dans les *Lettres de Voiture* bien des pointes & des jeux de mots. Mais il faut se souvenir, que, de son tems, leur Règne n'étoit pas encore passé. D'ailleurs il les emploie ordinairement d'une manière si plaisante & si ingénieuse, qu'on ne peut pas s'empêcher de leur faire grace. C'est le sentiment du P. *Bouhours*, quoi que peu indulgent sur cette matière.

Je tombe d'accord avec vous, **MONSIEUR**, que ces jeux de mots ne doivent plus paroître aujourd'hui sur le papier. Mais ne croiez vous pas qu'on pourroit peut être s'en permettre quelque fois quelqu'un dans une Conversation badine & enjouée. J'avoüe, par exemple, que la pensée de l'Epigrame, que vous avez blâmée avec beaucoup de fonde-
dement

dement, auroit pû passer, si l'on supôse que c'est cet home contretait qui l'eut hazardée lui-même, après quelque mauvais coup qu'il auroit essuïé au jeu. Faisons le récrier avec un geste & un son comique : *Il y a long-temps que je m'aperçois que la Fortune m'a tourné le dos.* J'ai recueilli d'avance les suffrages, & je puis assurer que toute la Compagnie auroit trouvé du sel dans ce badinage. En voici la raison ; c'est que tout Bossu qui sait badiner sur la bosse, passe pour avoir l'Esprit bien fait, ce qui le dedommage un peu de ce que son Corps ne l'est pas. Mais cette faillie ne vaut plus rien dans le bouche d'un tiers, par la raison que vous avez alléguée.

En général je souscris à votre Règle, c'est que le bon goût qui règne aujourd'hui demande qu'on ne se permette plus de jeux de mots. J'ajouterai seulement que si dans la liberté de la Conversation & dans un accès de bone humeur, perdant de vile cette Règle, il nous échape quelque plaisanterie de ce genre, il n'y a qu'un seul moïen de la faire passer, c'est de bien laisser entrevoir qu'on ne la doné que pour ce qu'elle est. Nous ne devons pas manquer de nous en moquer les premiers. Ceux qui ont ce faux tour d'esprit doivent imiter ceux qui ont le Corps mal tourné. Ils en railent les premiers pour faire taire les autres.

Reste

Reste à voir si la Poésie ne doit pas avoir quelque privilège à cet égard. La pointe que vous avez condanée avoit été employée pour aiguïser une Epigrame. C'est une petite licence poétique, qui semble demander quelque indulgence. C'est sur quoi je vai joindre mes Remarques aux vôtres.

Anciennement les Vers François étoient tout hérissés de pointes. Du tems du Poëte *Théophile*, par exemple, on en vouloit absolument dans la Poésie, & elles en faisoient l'ornement. On a cité bien des fois ce trait de *Thibé*, sur le Poignard de *Phrame*.

*Ab ! voici le Poignard, qui du sang de son Maître,
S'est souillé lâchement, il en rougit le Traitre.*

Depuis que le goût a été un peu épuré, cette pensée a été sifflée, & si *Théophile* reparoissoit aujourd'hui, il seroit obligé d'en rougir lui même.

J'en dis autant de ces deux Vers de *Racan*. Tout judicieux qu'il étoit, il n'a pas laissé de doner dans cet écueil, en parlant d'une Bergère dans un Bois.

*Quel miracle de voir en ce lieu triste & sombre.
Une Déesse en terre, & le Soleil à l'ombre !*

Muratori a soutenu que c'est de France, que le Cavalier *Marin* apporta en Italie le mauvais goût des Pointes. *Despréaux* assure au contraire

contraire qu'elles nous sont venues des Italiens. Ce qu'il dit là dessus est si bien tourné que vous le reverrés ici avec plaisir.

*Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos Vers aspirées ;
Le vulgaire ébloui de ce faux agrément,
A ce nouvel apas courut avidement.
La faveur du Public excitant leur audace ;
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse . : .
Un Héros sur la scène eût soin de s'en parer ,
Et sans Pointe , un Amant n'osa plus soupirer.
On vit tous les Bergeres dans leurs plaintes nouvelles
Fidèles à leur pointe ené r plus qu'à leurs Belles . : .
La Raison outragée enfin ouvrit les yeux ;
La chassa pour jamais des discours sérieux.**

Quand ce Poète dit qu'un Héros sur la scène eût soin de se parer de ce faux ornement, cela me rapelle que quand Corneille parut, on tenoit encore aux Pointes. C'étoit un préjugé chéri, & qui depuis long-tems auroit l'applaudissement sur le Théâtre. Cet illustre Poète n'est pas tout à fait exempt de ce défaut, malgré la beauté de son génie.

Enfin le bon Goût & la Critique sont venus à bout de banir les Pointes de la Tragé-

E c

die,

die, & de toutes les Poësies sérieuses. Cependant on en souffre encore quelques unes dans de petites Pièces badines. Le P. *Bouhours*, que je vous ai déjà cité, apporte quelques exemples de celles qui peuvent obtenir grâce dans la Poësie. Il met dans la même classe quelques Proverbes qu'on peut encore employer, quoi que le genie de nôtre Langue ne les souffre guère. Il nous rappelle une façon de parler proverbiale qui finit cette Pièce de *Patris* si connue,

Je songeois cette nuit que d'un mal consumé &c.

Vous savez que le Mort roturier, que le Mort de qualité ne pouvoit pas souffrir auprès de lui, lui répond,

Je suis sur mon fumier come toi sur le tien.

Ce quolibet, être sur son fumier, est fort bien là, remarque le Jésuite. On peut dire à la louange du Poëte, ajoute-t-il, qu'il a su changer le fumier en quelque chose de précieux.

L'Abé des Fontaines étoit un peu plus sévère. Les Journalistes de *Trévoux* ont donné son Caractère dans leurs Mémoires. Voici ce qu'ils disent de lui.

„ Il étoit ennemi déclaré du Clinquant &
 „ de la Poïinté. Il a combattu ce mauvais
 „ goût, sans respect humain, & sans rela-
 „ che. En cela, la Littérature lui a des
 „ obligations

obligations essentielles.* Vous jugez bien, MONSIEUR, que si l'*Epigramme sur le Bossu* lui étoit tombée entre les mains, il ne l'auroit pas épargnée.

On ne sauroit croire jusqu'où alloit le mauvais goût des Siècles passez en matière de Jeux de mots. Les Dévises, les Inscriptions de ces terns-là, en sont presque toutes infectées. Je lilois l'autre jour l'Histoire de la fondation de l'Eglise de *Bron*, près de Bourg en Bresse. Cette Eglise est un beau morceau d'Architecture, que les Curieux vont encore admirer aujourd'hui. Elle fut bâtie par la célèbre *Marguerite d'Autriche*, il y a environ deux cent cinquante ans. Cette Princesse étoit Fille de l'Empereur, & Duchesse Douairiere de *Savoie*. Une suite constante d'adversitez lui avoit fait doner le titre de *Dame infortunée*. Ses Armes se voient gravées fort artistement dans divers endroits de cette Eglise, & dans un Couvent d'Augustins atenant: Elles sont acompagnées par tout de cette belle Devise, *FORTUNE INFORTUNE FORT UNE*; c'est à dire, que *la Fortune rend fort infortunée une certaine personne*. Est ce la parler Chrétien? pour me servir d'une expression populaire. Quel pitoyable jargon! Je ne m'arrête point à remarquer qu'il n'est pas fort edifiant d'entendre

une Princesse Chrétienne se plaindre dans l'Eglise même de ce que la *Fortune* la maltraite fort. Si c'est là un Lagange Païen, pour le fond de la pensée, il ne l'est nullement pour la manière de l'exprime. Reconoit on là la belle simplicité du stile lapidaire des Romains.

Si vous êtes curieux de vous rapeller l'Histoire de cette Princesse, je vous renvoie, *MONSIEUR*, aux *Dialogues des morts* de Mr. de Fontenelle. Elle y joue son Role dans le Tome I. Prête à faire naufrage, on lui prête cette jolie Epitaphe, qui n'est point sur le ton plaintif de l'Inscription :

*Ci gît Margot la gentil' Damoiselle,
Qu'a deux Maris, & encore est Pucelle.*

Vous voïez qu'il faloit qu'elle eut beaucoup de force d'esprit pour badiner ainsi dans un si grand péril. Cette Epitaphe méritoit mieux d'être gravée sur le Marbre que le froid & piteux *Rebus* de l'Eglise de *Bron*. Mais il suffit qu'elle soit dans ces ingénieux Dialogues pour être sûre de passer à la Postérité.

La mauvaise Dévise où le mot de *Fortune* est si fort répété, & le sort infortuné de cette Princesse, ne me permettent pas d'oublier la seconde Question que vous m'avez faite. Vous me demandez d'abord si l'on peut se faire une idee un peu précise de ce mot

mot de *Fortune*, que l'on emploie si souvent. Pour me tirer commodément d'affaires je pourrois vous renvoyer à quelques Dictionnaires, qui se sont assez étendus pour essayer de debrouiller ce terme; mais pour vous en épargner la peine, voici à peu près ce qu'ils en ont dit.

On parle sans cesse de la *Fortune*. Les Anciens emploioient continuellement ce mot, & nous l'avons encore fréquemment dans la bouche. Les plus vertueux, disoient autre fois les Philosophes, sont les plus exposez aux traits de la *Fortune*. Le Sage, aux prises avec elle, est le spectacle le plus digne des Dieux. Nous parlons encore tous les jours de la bizarerie de la *Fortune* & de ses caprices. Mais il faut convenir que quand nous employons ce mot, nous serions bien embarrasés à exprimer l'idée qu'il excite dans nôtre Esprit. Ce sont de ces termes à peu près vuides de sens. Les Anciens, qui les premiers ont parlé de la *Fortune*, ne savoient guère mieux que nous ce que ce mot signifie. Il semble seulement que les Romains entendoient par là le principe par lequel les choses arrivent, mais principe dont ils ne conoissoient point la nature. C'est ce qui a fait dire à quelques Philosophes, que les Hommes avoient forgé le fantôme de la *Fortune*, pour couvrir leur ignorance.

ce. Ce qui arrivoit à chacun , sans que l'on pût dire pourquoi , étoit attribué à la Fortune. *Juvenal* avoue que les Hommes en ont fait une Divinité *.

On peut donc dire , que , selon les Païens , la Fortune n'étoit que l'événement de ce qui arrive d'une manière subite & inopinée , sans qu'on en conoisse la cause , ni qu'on puisse en donner aucune raison. Cependant pour se faire une idée un peu plus précise de la Fortune , come ils avoient l'art de tout réaliser , ils en avoient fait une Divinité , qui dispofoit à son gré du sort des Hommes.

C'étoit une Divinité bizarre , qui par une prédilection de pure fantaisie se plaisoit à faire du bien aux uns , tandis qu'on la voioit acharnée à persécuter les autres. Ils avoient donc beau personifier la Fortune , elle restoit toujours une Cause aveugle & inconstante , ou ce qui est la même chose , une Cause inconüe. Si donc le mot de *Fortune* ne signifioit rien de fixe ni d'arrêté , dans la bouche de ceux qui lui dressoient des Autels ; il ne doit rien avoir de plus clair , ni de plus distinct dans les Ecrits de ceux qui trouvent à propos de s'en servir encore aujourd'hui. Vous ferez bien , *Monsieur* , de voir ce qu'en dit le célèbre *Mr. le Clerc* dans son excellent

Traité

* Nullum Numen abest si sit Prudentia , sed te
Nos facimus , Fortuna , Deam , cœloque locamus.

Traité de l'Art de la Critique. Vous y trouverez un Chapitre sur les mots qui ne signifient rien. C'est là que vous verrez placée cette Déesse chimérique come dans la Niche qui lui convient le mieux. *

Des perſones bien intentionées, & animées d'un zèle loüable de Religion, voudroient que les Chrétiens n'euffent plus dans la bouche ce Langage Païen. Ils ont eſſaié de ſubſtituer la Providence à la Fortune.

Mais leur tentative n'a pas réuſſi. Par cet équivalent, on ne ſauroit doner un ſens raifonnable à je ne ſai combien de phraſes où le mot de Fortune entre ordinairement. St. Evremont a dit, qu'il faut ſe défier de la Fortune, ſur tout lors qu'elle nous flatte le plus. Buſſi Rabutin a dit quelque choſe de plus fort encore. La Fortune eſt une ſale, dit il, qui quelquefois récompenſe un bonête Homme, mais qui le plus ſouvent élève un ſot.

Voulez - vous ſavoir, MONSIEUR, la véritable raiſon qui fait employer ſi ſouvent le mot de Fortune, quoi qu'il ne ſignifié rien ? Voici ce qu'on a dit de plus vraiſemblable là deſſus. Les Hommes voïant qu'il leur arrive des maux, ce qu'ils regardent come un grand défordre, n'ont pas oſé ſe plaindre directement de ſa Providence. Qu'ont - ils donc

E e 4

fait

* Ars Critica, T. I. Sect. I. Cap. IX. de Nominibus Nihil.

fait, pour pouvoir exhiler impunément leurs plaintes & leur murmure ? Ils s'en sont pirs à la Fortune. Les Hommes pleins d'amour propre, come ils l'ont toujours été, ne se sont pas trouvés disposez à convenir de leurs fautes & de leur imprudence. Ne voulant point s'acuser eux mêmes d'être la cause de leurs propres malheurs, ils ont imaginé, il y a déjà bien des siècles, l'expédient de décharger leur chagrin contre la Fortune. Ils ont crû qu'ils pourroient dire impunément contr'elle tout ce que leur mauvaise humeur leur inspireroit.

Les Chrétiens ont trouvé cette ressource bien imaginée, & n'ont pas hésité à adopter un langage si comode & si favorable à leurs passions. D'un côté, entêtez d'eux mêmes, & de l'autre, se faisant un scrupule d'acuser Dieu d'injustice, ils s'expriment come les Païens, & chargent la Fortune de tous les maux qui leur arriyent, sans trop aprofondir quelle est cette Cause aveugle sur laquelle ils déchargent leur chagrin. La Fontaine s'est fort joliment moqué de ceux qui prennent ainsi à partie la Fortune, quand ils se sont attirés eux mêmes quelques disgraces.

*Il n'arrive rien dans le Monde,
Qu'il ne faille qu'elle en réponde . .*

Elle

*Elle est prise à garant de toutes Avantures ,
Est on sot, étourdi, prend on mal ses mesures?
On pense en être quite en acusant son sort.*

*Le bien nous le faisons , le mal s'est la For-
tune.*

S'il s'agit donc d'atacher quelque idée à un mot , que ceux qui l'emploient n'entendent pas trop bien eux mêmes, il me semble qu'on appelle ordinairement *Fortune* , le bonheur ou le malheur qui nous arrive , ce qui nous survient de bien ou de mal come par hazard , & que nous n'avons pas pû prévoir. On voit assez que c'est là un langage que nous tenons des Païens , car ils croioient , come chacun fait , que tout étoit gouverné par une fatalité aveugle , de laquelle partoient indifféremment les biens & les maux. Ces Expressions Païennes ne conviennent donc plus à des Chrétiens. Graces à nôtre auguste Religion, nous devons savoir que nous ne dépendons point d'un destin aveugle qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Notre sort ne depend pas non plus de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne ; mais d'une sage Providence qui conduit tout , qui préside à tout, avec une intelligence parfaite. Exprimons nous donc toujourns en conséquence de ce beau principe, si nous voulons parler raisonablement.

St. *Augustin* se reproche dans quelqu'un de ses Ouvrages, de s'être servi abusivement du mot de *Fortune*, en se laissant entrainer par l'opinion comune, qui attribue un pouvoir chimérique au Hazard. Nous devons faire le même aveu & reconoitre ingénûment que l'idée de la Fortune & du Hazard est si obscure chez nous, que nous ne saurions bien l'expliquer. Ne raportons donc plus à des Etres imaginaires un pouvoir qui ne dépend que de la volonté du Seigneur & de sa Providence.

Je me croiois au bout de ma tâche ; mais en relisant vôtre dernière Lettre, je m'aperçois qu'elle finit par une petite Question liée avec la précédente, & sur laquelle vous voulez que je m'explique encore. Vous me demandez donc enfin, *MONSIEUR*, si je croi, avec tant de gens aujourd'hui, qu'il y ait des Homes qu'on puisse apeller heureux & d'autres malheureux. Le sentiment le plus ordinaire, sur tout parmi le Peuple, est que le bonheur ou le malheur est quelque chose de réel & d'inhérent, pour ainsi dire, aux mêmes sujets. Pour apuier cette opinion, on en apelle à l'expérience

On voit des gens à qui tout ce qu'ils entreprennent réussit à leur gré, & il y en a d'autres dont tous les efforts sont inutiles. Un Home, qui se croit dans ce dernier cas, vous
fera

fera ce raisonnement : Si je suis heurté une fois par un Passant, il pourra aisément me persuader que c'est sans dessein. Mais si la même personne affecte de me heurter toutes les fois que je le rencontrerai, je ne puis plus douter que ce ne soit un effet de sa mauvaise volonté. Toutes les fois que je joue, je suis sûr de perdre. Il y a donc une Cause cachée du bonheur ou du malheur, qui me contrarie toujours, & dont je ne m'aperçois que trop, quoi qu'elle ne se présente pas à mes yeux & qu'elle me soit inconnue.

Après ces exemples de ce qui arrive à quelques Particuliers, on en allègue de plus frappans, celui sur tout de ceux qui sont à la tête d'une Armée. Un tel Général est habile, dit on, mais la Fortune ne lui est pas favorable. Il est presque toujours battu. Son Antagoniste n'a de l'avantage sur lui, que parce qu'il est plus heureux.

Vous voyez assez, MONSIEUR, qu'un semblable langage est dicté par le préjugé, & même par la superstition. Qu'on l'examine bien, & l'on trouvera que nous attribuons souvent à la Fortune beaucoup d'Evénemens que dépendent réellement de nôtre bonne ou mauvaise conduite. „ Une bonne „ action, dit *St. Evremond*, engage ordi- „ nairement dans une seconde, & une „ mauvaise précipite assez souvent dans beau-
coup

„ coup d'autres. Il en est demême dans la
 „ route de la Fortune, *ajoute-t'il*, un heu-
 „ reux succès conduit à un autre, & un fa-
 „ cheux accident entraîne vers un second.
 „ Ainsi les Evénemens ont des liaisons en-
 „ tr'eux.

Cela est vrai en général, mais en même tems, on ne sauroit disconvenir, qu'il ne nous arrive souvent des choses qui ne dépendent aucunement de nous, & qui n'ont même nulle liaison avec aucune de nos actions précédentes. Il nous est permis alors de dire que nous sommes malheureux, mais faisons porter ce mot uniquement sur le passé ou sur le présent, & gardons nous bien d'en rien conclure de sinistre pour nous, de ce qui pourra nous ariver dans la suite. La bonne ou la mauvaise fortune passée ne doit décider de rien pour l'avenir, à moins que ce que nous craignons ne soit une suite de la première disgrâce. Mais parce qu'un Joueur a souvent perdu au Jeu, il ne s'en suit point du tout, au moins s'il entend le Jeu, qu'il doive continuer à perdre. Aussi les Joueurs font quelquefois un raisonnement tout contraire : Ils se flattent de gagner, parce que précédemment ils ont joué de malheur. Appliquons ici ce qu'on a dit bien des fois, qu'avant que de bâtir un système, il faut avoir un bon nombre d'expériences bien avérées. Je suis &c.



Histoire de Migraneïde. *

JE me suis laissé dire que dans le Roïaume d'Israfa, il y avoit une Fée qui avoit nom Migraneïde. Aussi vive qu'une Francillone, elle étoit moins agréable, parce qu'elle ne se portoit pas tant bien; car elle alloit toujours se plaignant de la Migraine: Lui demandoit on, *Comment va-t'il?* Elle répondoit toujours: *Pas tant bien.* Le monde disoit come cela, qu'elle se méprisoit de se porter bien, & que, par air uniquement, elle promenoit de société en société ses maux de tête: Mais, au jour d'aujourd'hui, le monde est tant malin, que tout ce qu'il dit, il ne faut pas y croire. Tant y a que la pauvre Fée, qui peut être n'en pouvoit mais, étoit souvent le jouët des compagnies qu'elle voioit. Les Femmes, & sur tout celles de sa montée, la railloient cruellement: *Ah! mon Père!* que l'on est méchant! car l'ons assure que l'envie seule armoit & tiroit l'arc de leurs satiriques ironies: Cela, quoique par trop vilain, on le leur passe; mais ce qu'on ne

* Cette Histoire est une petite satire du langage d'une Ville voisine, à l'imitation de celle que M. Crébillon. Fais vient de donner de celui de Paris.

ne peut leur pardonner, *c'est une invention qu'ils lui firent* : Ils dirent qu'elle trañchoit tellement du grand, qu'elle bannit de sa table le *jardinage* & qu'elle apelloit la *Soupe*, du Potage : Ils la fesoient parler & dire, que ce plat exquis & les mots en *Ou* lui fesoient monter tant de vapeurs à sa tête. *Quelqu'un d'autre s'en seroit tenuë offensée* ; mais elle étoit tant bonne personne, que contente de voir tous les jours grossir sa Cour, déjà fort nombreuse, elle laissoit *abayer ses Rivaless*, Pour leurs apprendre combien elle se mettoit au dessus de leurs *Coups de langue*, elle leur envoia à chacune une paire des plus grandes *Ciseaux qu'on puisse voir*, voulant leur dire qu'elle consentoit qu'elles taillassent en plein drap sur sa conduite.

Le Génie Makis en *tomba amoureux* à ce trait d'Esprit : Et voiez vous, il faut avouer, que, *quoique l'on ne le s'y fut pensé*, la chose méritoit bien d'enflamer un Cœur qui n'étoit pas gardé. Makis n'étoit point un *Damoiseau freluquet* ; excédé, par le taquinisme de ne tous ses Amis étoient travaillez, il donnoit à corps perdu dans le ton bourgeois. Pour s'éloigner du ridicule à la mode, il donnoit dans un autre ridicule. Du reste je n'ai personne vu portant mieux son bois que lui. Ce n'étoit pas un Home à soupirer, mais à aimer
ron.

ronnement. Il alla donc vers la Fée Migraneide; & ne l'ayant pas rencontrée chez elle, il n'oublia pas de charger un Domestique de faire les respects à sa part à Madame. Makis passablement piqué, & beaucoup trop fâché d'avoir fait une visite inutile, revint cher lui pas tant de bonne humeur: Pour se punir de son mauvais sort, il ne mangea point de jardinage; pour lui c'étoit jeuner. Voiez qu'est ce que c'est qu'aimer. Je m'étonne, si quand on aime, l'ons est jamais content: Pourtant je sai bien que des fois le Génie se désespéroit. J'a dit qu'il n'avoit pas eu l'honneur de trouver Migraneide chez elle, je dirè qu'il y retourna le lendemain, & qu'il alla la chercher aux fins fonds de sa Toilette. Quand il fut vis-à-vis d'elle, il lui dit après la Révérence: Ma belle Fée, tant plus je vous vois, tant plus je vous aime, & quand même j'avois fait dessein de garder toujours mon cœur, je vous l'offre aujourd'hui, heureux, si vous le tenez pour agréable: Cettui cœur volontiers est froid, mais un petit peu de vos bontés suffira pour lui doner le degré de chaleur dû à vos Apas. Je ne me rapelle pas de la minute où vous en futes maitresse, mais je sai bien que c'est pour l'aquit de ma conscience, que je vous apporte un bien qui vous appartient.

Il dit, & il se tût: Le compliment étoit

galant. Mais la Fée qui avoit beaucoup d'esprit n'en trouva point dans *cettui la*, & lui répondit froidement: Monsieur le Génie, *je verrai-voir*. Makis vit bien qu'il avoit des Rivaux, & des Rivaux heureux, come nous le verrons. Il repliqua aigrement: Vous devriés deja avoir vû: Quoi! lui repartit la Fée, vous me traitez comme une caillette du Marais; sachez que je ne suis pas née *dans le bas*, & qu'avec des perſones come moi on parle moins bourgeoisement. Madame, dit le Génie, vous n'êtes pas mon fait: Vous ne vous conoiffés point en Esprit, ni en mérite. Vous êtes excessivement haute, je ne suis pas content de vous.

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes Adieux.

On verra la suite le Mois prochain.





LETTRÉ

De Melle. Julie Bon-Goût de Genève, à Mifodème.

Pardonnez moi ma fantaisie. Je suis fole de vous, *Mon cher Monsieur* : Cela s'entend en qualité d'Auteur, au moins, point d'explication maligne. Je meurs de vous voir plus souvent imprimé dans le *Journal Helvétique*. En verité mettez vous y plus souvent, ou ne vous y mettez jamais. Pourquoi exciter des desirs que vous ne voulez pas satisfaire? Cela est d'un disgracieux éfroiable. Un desir vif est un fardeau terrible. Vous étiez charmant, il y a cinq ou six Mois. On vit trois Pièces de vous tout de suite : Cela nous divertissoit au mieux : Votre stile dragon & pétulent nous rapelloit celui d'un certain Plumet. . . . Mais après nous avoir mis en apétit de vos Pièces, vous nous laissez là. Vous ne sauriez croire que de peine j'ai eu à me consoler de ne plus vous lire. Si j'eusse su qui vous étiez ! Mais je n'en savois rien

Petit à petit j'oublois vôtre absence; mais vôtre dernière Epigrame a réveillé mes desirs mal éteints. Ah! quelle est jolie! Je la fais par cœur, & depuis longtems je tâche d'y mettre un Air. A propos d'Air, pourquoi avez vous donc si longtems gardé le silence? Voyez à quelle démarche vous m'obligez. Quoi que j'aie beaucoup d'aversion pour la Pruderie, je n'aime point écrire aux Homes, & ce n'est que pour ne pas rendre ma Lettre suspecte que je vous écris publiquement. Si vous m'écrivez, come je l'espère, car c'est à cela que tend tout ce verbiage, vous me ferez bien plaisir. N'oubliez pas ces jolies Phrases, qu'il n'y a que vous qui sachiez employer. Ah! Il y en avoit dans vos Critiques d'un charmant qui ne ressembloit à rien. *Ce Beurre fondu, ces Bedaines, ces Cols de Pigeons*: Ah! c'est plus que du Grec! Oui, mettez en de celles là, come vous savez! & come encore le dernier mot de vôtre dernière Epigrame. En vérité vous êtes admirable. Si c'étoit à moi à vous louer. . . . Mais il suffit des Eloges du Public. Il n'a eu qu'une voix pour ces sortes de Phrases. J'ai encore un mot à vous dire, mais il est pour l'Apostille. N'oubliez pas de m'écrire. Ah! si l'on pou-

voit

NOVEMBRE 1746. 441.

Voit favoir qui vous êtes! Après tout il n'a pas tenu à moi. Je suis &c.

Geneve le 16. Novembre

1746.

JULIE BONGOUT.

P. S. Ce que j'avois à vous dire, c'est que vous laissez-là tout ce Grec & ce Latin, car je ne le fais point lire. Vous en mettez à pleines mains. A quoi cela sert-il ? Nous ne doutons pas que vous ne le sachiez, car vous savez tout. Seulement un peu plus de ces jolies petites Apostrophes. N'est ce pas ainsi qu'on les appelle ?

AUX ÉDITEURS

A l'occasion des Pièces sur le Problème Historique.

JE suis, Messieurs, du nombre des Partisans des Ecrits périodiques, sur le retour desquels on peut compter tous les Mois comme sur la pleine Lune. J'ai un certain fond de vénération pour les Persones qui veulent se donner la peine d'en ramasser les Matériaux & de les rédiger, pour qu'ils paroissent, dans un arrangement de décence, devant les yeux du Public : Mais j'ai aussi une ten-

dressé respectueuse pour tous ceux, qui vous fournissent de quoi remplir vôtre Plan, & qui travaillent à vous mettre en état de satisfaire les Curieux. Je leur sai bon gré des petits Sacrifices qu'ils font au Public de quelques heures de leur loisir, & je ne voudrois, pour rien au monde, que vous prissiez à taché de les choquer. Cependant, permettez moi de vous parler à cœur ouvert ; il mē semble que vous êtes sur le point de donner dans ce défaut. Vôtre Journal d'Octobre ne nous raporte qu'en bloc les différentes Pièces qui vous ont été adressées au sujet du *Problème historique* de Septembre, & vous en parlez d'une manière à nous couper toute espérance de les voir paroître en entier dans le Mois de *Novembre*. Il m'est déjà revenu, que les Auteurs de ces Pièces paroissent choqués de la manière cavalière dont vous avez étouffé leurs Productions ; Il y en a parmi eux qui seroient en état de cabalet contre vous.

Ainsi, puisque vous avez forcé l'Auteur du *Problème historique* de vous donner ses réflexions, je me flate que vous voudrez bien nous régaler de toutes les Pièces que ce Problème nous a produit. Bien loin d'ennuier vos Lecteurs par là, vous nous ferez un plaisir sensible, & je ne m'opose point à l'im-

l'impression de ma Lettre, si vous jugez à propos de vous munir d'une espèce de Plastron contre la mauvaise humeur de quelques Atrabillaires, qui pourroient se trouver par le Monde.

J'ai trop bonne opinion de votre zèle, pour le bien public, pour pouvoir me persuader que cette Lettre vous indispose contre moi, & je parierois volontiers, avec le premier venu, que vous vous rendrez à mes desirs, & que vous demeurerez convaincus de celui que j'ai de vous démontrer en tout tems, avec combien d'estime j'ai l'honneur d'être &c.

GERMAIN de l'EUCLUSE.

Huinique le 27. Novembre

1746.

Nous ne pûmes doner, le Mois passé, différentes Pièces, qui nous furent adressées sur le *Problème historique*, parce qu'elles nous parvinrent trop tard. Si nous n'avions pas résolu de les publier, l'invitation qui nous est faite dans la Lettre précédente, nous engageroit à avoir cette complaisance pour son spirituel Auteur, qui s'intéresse si obligeamment à notre Journal. Les voici, suivant l'ordre de leur réception.



A L'AUTEUR

Du Problème Historique, proposé dans le Journal Helvétique, Septem. 1746. pag. 224.

MONSIEUR,

La Question que vous avez proposée au Public, quoi que peu importante en elle même, come vous en convenés, a cependant tant de singularité, que je ne saurois vous désapprouver de ne l'avoir pas renfermée dans la Compagnie dont la Conversation vous a donné occasion d'y penser. La singularité ne consiste pas tant dans la Question elle même, que dans la manière dont vous la proposés. Vous le faites avec tant de précision, vous donés des caractères si frapans du Personage qui est l'objet qu'on cherche, qu'il semble qu'à la première lecture, on doit dire, *C'est un tel.*

Voici coment je l'ai découvert. J'étois en compagnie quand je reçus le *Journal Helvétique*. Je l'ouvris. Votre Problème fut la Pièce qui tomba la première sous mes yeux. Je le lûs à une Dame qui étoit à mes côtés. Nous fûmes tous deux piqués de sa singularité, de même que le Compagnie

goie à qui vous le proposâtes la première fois, & nous allions, come elle, vous auser d'y entendre finesse, lors que nous lûmes que vous assûrés sur vôtre parole d'honneur, que la Question étoit curieuse, & qu'elle ne rouloit point sur un jeu de mots. Alors nous nous mîmes à y rêver tout de bon. Après quelques tentatives inutiles, & après avoir passé en revue les plus fameux d'entre les Romains, que nôtre mémoire nous présentât, & dont aucun ne nous satisfît, ne s'acomodant pas avec le caractère d'être également connus des Ignorans come des Savans, je proposai à cette Dame de terminer des recherches qui pourroient nous fatiguer, & en même tems, je lui indiquai un moyen de découvrir infailliblement ce que nous cherchions.

C'étoit de se plonger plus que jamais dans le Commerce de la Vie, de fréquenter beaucoup de Monde, de demander à quelques Paissans quel étoit l'ancien Romain de leur conoissance, ou du moins d'attendre tranquillement un heureux hazard qui fit sortir de la bouche de quelqu'un ce nom également connu des Ignorans come des Savans, & cela parmi presque tous les Peuples de la Terre ; ce nom qui est si souvent dans la bouche des Hommes. L'Avis fut goûté. Nous nous tranquilifames,

Ma curiosité ne s'acomodoit pas de cette tranquillité. Quoique sans le faire paroître, le Problème rouloit toujours dans mon Esprit. Enfin il m'ariva, pour la solution, ce qui vous étoit arrivé pour l'invention. Au bout d'un quart d'heure, je jettai au hazard, *PONCE PILATE*, & tout de suite le comparant aux caractères que vous aviez doné du Personage en question, & faisant attention à la marque que vous aviez indiquée pour juger du succès de la solution, aussi joieux qu'*Archimede*, quand il eût trouvé celle du fameux Problème que le Roi de *Siracuse* lui avoit proposé, je soutins que j'avois rencontré juste.

Qu'en dites vous, Monsieur ? Ou ma solution est bone, ou la règle que vous avez indiquée pour en juger est fausse. Votre pénétration ne s'acorde pas avec le dernier : Donc le premier est vrai. Il ne suffit pas d'avancer, il faut prouver. Pour cela je vais comparer ma solution aux traits que votre Problème contient.

Le Romain en question est également connu des Ignorans come des Savans. Or ce Gouverneur de la *Judée* n'est presque connu dans l'Histoire, que parce qu'il a été le Juge de *Jesus Christ* : Fait qui est aussi certainement connu du moindre Manant, qui fait son Cre-

doz

do, dans lequel il le trouve, que de l'Homme le plus savant, Il est bien vrai qu'une personne plus éclairée, peut en savoir davantage sur l'Histoire de *Pilate*, en consultant *Joseph* *, come la cruauté dont il usa envers les *Samaritains*, qu'il fit presque tous passer au fil de l'épée, l'accusation que *Vitelius*, Gouverneur de *Sirie*, lui intenta là dessus devant *Tibère*, l'exil auquel il fut condamné par *Caligula*, & la mort qu'il se donna à lui même de désespoir pendant ce tems là. On peut aussi se mettre au fait de la dispute qui est entre les Savans sur l'authenticité d'une Lettre qu'on attribue à *Pilate*, adressée à l'Empereur *TIBERE*, dans laquelle il lui parloit de la Résurrection de *JESUS CHRIST*: Lettre dont *Tertullien* fait mention dans son *Apologetique*, & *Esusebe* dans son Histoire. Ce petit défaut de précision, qui n'est peut être que dans vos expressions, n'a pas été, *Monsieur*, une raison suffisante, pour me persuader que je n'avois pas bien rencontré dans ma solution, vû que les autres traits s'accordent parfaitement avec elle.

Le Romain du Problème doit être connu parmi presque tous les Peuples de la Terre. Or la Religion Chrétienne étant répandue par tout l'Univers; il est certain que la connoissance de *Pilate* s'y est répandue avec elle, * *Antiq. Jud. L. XVIII. Ch. V.* F f 5 puisque

puisque le *Simbole des Apôtres*, qui en fait une mention expresse, est reçu dans tout le Monde Chrétien.

Il ne se passe point de jours, & peut être même d'heures & de moments, qu'une multitude infinie de personnes n'ait occasion de penser au Romain dont il s'agit ; il n'y en a point, en un mot, dont le nom soit plus souvent dans la bouche des Hommes. Cela est très vrai du Gouverneur de la Judée. Dans le Service public, dans lequel on fait régulièrement profession de sa Foi, par la lecture du *Simbole des Apôtres* ; dans le Service particulier, dans lequel plusieurs Personnes le récitent, on fait une mention expresse de lui, on prononce son nom.

En prononçant son nom, on pense à sa personne, à l'occasion du trait de sa Vie le plus considérable, & auquel il doit particulièrement toute l'immortalité dont il est sûr de jouir, qui est sans doute le Jugement qu'il prononça contre notre Seigneur. Cela est si clair que je ne dois pas m'y arrêter.

Je crois, *Monsieur*, que c'est là la Solution du Problème que vous proposés au Public. Quoi que je sois persuadé que je l'ai trouvée, je vous prie, de ne pas laisser d'ornier ce Journal des *Réflexions* que vous avez promises, pour relever le mérite de votre
 Quel.

Question, au cas que personne ne s'expliquât, ou ne rencontrât juste. La comparaison que vous avez faite de votre *Problème* avec les *Logogripes* & les *Enigmes* est un effet de votre modestie. Vous le ferez mieux sentir dans le Journal, prochain que je ne pourrois le faire.

J'ai l'honneur d'être &c. C.

De M. le 24. Octobre 1746.

AU MEME,

MONSIEUR,

Lisant dans une heure de récréation, l'amusant *Journal Helvétique* du Mois de Septembre, j'y ai trouvé un Article, qui par sa nouveauté, n'a pas manqué d'attirer mon attention : Je veux parler du *PROBLEME HISTORIQUE*, qui agite la Question, *Lequel est le plus fameux de tous les Romains ?* Il me vint d'abord l'idée, que vous dites au commencement avoir eue, sçavoir, que la Solution de ce Problème étoit, sinon impossible, du moins très difficile à trouver. Cette idée qui devoit toujours plus vrai-
sem-

semblable, par le grand nombre d'Exploits éclatans qu'on trouve dans l'Histoire Romaine, fût encore fortifiée par cette Réflexion que je fis : Si tant de Persones illustres qui étoient présentes, lorsque vous mites premièrement la Question sur le tapis, n'ont pû la résoudre, coment pourrois je le faire ? Je vous avouë, *Monsieur*, que cette seule considération m'auroit presque rebuté d'y rêver davantage, si je n'eusse pas été encouragé, par la douce satisfaction de trouver la Solution de ce Problème curieux & nouveau.

Observant donc avec soin tous les traits, par lesquels vous tracez le Portrait de ce fameux Romain, j'y trouvai un caractère & des qualités, qui le distinguent fort des Persones, qui dans toute autre circonstance auroient tenu les premières places dans nos pensées. J'entens par là les Héros, qui ont le plus aidé par leurs Exploits, à elever les Romains au dessus des autres Peuples.

Après avoir ainsi écarté ceux qui frappent le plus les yeux, quelle Personne reste t'il donc, qui puisse remplir cette fameuse place ? Où trouver quelqu'un dans l'Histoire profane, qui puisse être connu même des Ignorans, Je compris bien que cette Recherche seroit inutile, parce que les Ignorans & les Gens qui ne savent ni lire, ni écrire, se soucient pour l'ordinaire fort peu de ces Hé-

ros de l'Antiquité. Je conelus donc qu'il falloit chercher cette Personne dans une Histoire qui les touche de plus près, & qui a plus de raport à leur état, & à leur sort, c'est à dire, dans l'Histoire de l'Evangile, qui intéresse le plus tout le Genre Humain. C'est là que nous trouverons un *PONCE PILATE*, Gouverneur de la *Judée*, qui s'est fait conoitre à tout le Monde par la condamnation injuste de nôtre Seigneur *JESUS CHRIST*, qu'il liyra aux *Juifs*, de la manière la plus honteuse & la plus crüe, & qui par là s'est rendu, *le plus fameux de tous les Romains*.

Avant que d'aller plus loin, je dois vous avertir, que vous me dispenserez de prouver que *Pilate* a été Romain, étant né ou à Rome même, ou en Italie. La chose est trop conue, pour qu'elle ait besoin de preuve. Il s'agit seulement d'établir que c'est bien lui que vous aviez en vue, & pour cet effet, je ne me servirai pas d'autres expressions, que de celles que vous emploiez, ni d'autres caractères, que de ceux par lesquels vous dépeignez la Personne en question.

1. Je dois prouver, que c'est celui de tous les Romains auquel on a le plus souvent occasion de penser. En effet ceux qui lisent l'Histoire de la Passion du Sauveur, y trouveront en

Pilate

Pilate un objet qui leur est représenté de la manière la plus frappante, & la plus criante, & qui par là est capable de faire une si forte impression sur leur Esprit, que l'on ne sauroit venir à bout de l'en effacer. Mais outre ceux qui ont sujet de penser à *Pilate*, en lisant l'Histoire de la Passion de *JESUS CHRIST*, il y en a un plus grand nombre qui ont sujet de penser à lui, quand ils font leur exercice de Dévotion, & qu'ils se rappellent le Sacrifice de leur Divin Sauveur, qui a été condamné à la mort de la Croix, par l'autorité de *Pilate*. Enfin combien de milliers de Persones n'y a-t-il pas, qui tous les jours, à toute heure, même à tout moment, ont sujet de penser à lui, lors qu'ils célèbrent l'Eucharistie, dans toutes les différentes Eglises qui s'appellent Chrétiennes; n'étant pas possible de se figurer *Jesús Christ* crucifié, sans se rappeler avec indignation le souvenir de ceux qui ont contribué à sa mort, & nommément *Pilate*.

2. Quel Romain trouverez vous dont on parle plus souvent que de *Pilate*, & dont le nom soit plus fréquemment dans la bouche des Petits & des Grands, des Savans & des Ignorans, puisque les plus jeunes Enfans, aussi bien que les Vieillards en font mention toutes les fois qu'ils récitent le Simbole des Apôtres? Jusques là que son nom n'est pas seulement

conu

conu dans toute l'Europe, ; mais encore en *Asie*, en *Afrique*, & en *Amérique*, dans tous les Pais où les Européens ont pénétré, & cela par le moyen des Missionnaires, tant Protestans, que Catholiques Romains. Il n'est pas même jusqu'aux *Mahometans*, qui ne soient instruits de la Passion de J. Christ, qui a souffert par ordre de *Ponce Pilate*.

3. Pourroit on trouver quelque Romain, àont le nom soit plus généralement conu dans le Monde que celui de *Pilate*? Seroit ce peut être celui des *Fabius*, des *Scipions*, des *P. Emiles*, des *Sylla*, des *Cicérons*, ou de ceux que vous avez cité vous même. Non, sans doute ; puisque vous avez exclu de cette place, les plus célèbres Personages, & que tous ceux que je viens de nommer ne sont conus qu'aux Gens qui aiment les Etudes, & qui conoissent l'Histoire, Gens qui sont certainement le plus petit nombre. Mais quant à *Pilate*, son nom & sa Personne sont également conus des Savans, & des Ignorans. Il est conu des Savans, come une Personne qui tient une place très considérable dans l'Histoire du Peuple Juif, ayant été Gouverneur, ou Procureur de la part des Romains en *Judée*, pendant 10. ou 12. ans, depuis l'An 12. ou 13^{me} du Règne de *Tiberé*

bère jusqu'à la 22. ou 23. Année du Règne du même Empereur. Son Caractère leur est encore connu, come aiant été d'un naturel violent & opiniatre, qui a troublé le repos de la Judée, & donné occasion à la Révolte qui suivit. Il est aussi connu des Ignorans, come un Juge inique, qui a condamné injustement le Sauveur du Monde, car c'étoit véritablement prononcer sa condamnation, que de consentir à son Suplice.

4. Vous dites; que le Romain dont vous parlez est tel qu'en prononçant son nom, c'est à lui même qu'on doit penser, c'est de sa Personne dont il est question: c'est même du trait de sa Vie le plus considérable, & auquel il doit particulièrement toute l'immortalité dont il est sûr de jouir. A qui tous ces coups de pinceau pourroient ils convenir, si ce n'est à Pilate, dont le nom ou l'idée rapelle constamment le trait de sa vie le plus considérable, que j'ai déjà indiqué, & qui est d'avoir livré aux Juifs, par une lâche politique, & une timide complaisance, le Seigneur JESUS, qu'il avoit publiquement reconu pour Innocent, dont il auroit par conséquent dû prendre la défense, & qu'il auroit dû arracher des mains des Scribes & des Pharisiens ses cruels Pécsecteurs? Ce dernier trait seul, par lequel vous avez voulu marquer Pilate, suffiroit
pour

N O V E M B R E 1746. 455

pour le faire reconoitre, quand même il n'y en auroit point d'autres ; & de tout ce que je viens de dire, il me semble que l'on peut très bien conclure des Principes & des Règles que vous avez posé, que *Pilate est effectivement le plus fameux de tous les Romains.*

Je ne sai, *Monsieur*, si vous agréerez la Solution que je viens de donner de vôte Problème? Quoi qu'il en soit, je vous prie d'en excuser les imperfections. J'ai l'honneur d'être &c.

Genève le 1. Novembre 1746.

AUX EDITEURS

sur le même Sujet.

MONSIEUR,

JE suis un de ces Reclus ; à qui vôte Journal ne parvient que fort tard, & après avoir passé par les mains de trois ou quatre Curieux plus à portée de le recevoir & de le paier, & je vous avouë ici en passant, avec ma franchise ordinaire, que c'est à leur générosité que je dois le plaisir que j'ai de lire vôte Collection. Le Mois de *Septembre* dernier propose, p. 224. la Question qui est le *Romain* le plus fameux. Je

De sai si ce fût dans un Cercle d'Iroquois ou d'autres Païens que la Question fût agitée sans avoir été décidée; car en un mot il me semble que chaque Chrétien qui fait son Simble des Apôtres doit nécessairement penser à *PONCE PILATE*, ce Juge inique, qui condamna *JESUS CHRIST* à la mort de la Croix, lors qu'on lui propose la Question de la manière qu'elle est proposée dans votre Journal. Je me dispense de faire voir, que c'est à *Pilate* seul, qu'on peut attribuer ce que l'on exige. Il n'y aura pour cela qu'à confronter le Problème historique avec le nom de ce fameux Romain. Au reste si l'Auteur du Problème se rend assez de justice, pour croire que la Question n'est rien moins qu'importante, j'ai de même assez de modestie, pour concevoir que je n'ai pas donné une grande preuve de ma perspicacité, en déviant le Romain le plus fameux. J'ai l'honneur d'être avec le respect dû à des personnes aussi zélées pour le bien public que vous l'êtes &c.

Neuf Brisach le 12.
Nov. 1746.

DAVID SIMPLE

AUX EDITEURS

Extrait d'une Lettre de Monsieur de REAUMUR sur les Pluies de Blé.

Messieurs ;

VOUS donâtes dans votre Journal du Mois de Juillet dernier, une Lettre de Mr. Garcin fort satisfaisante sur les Grains prétendus miraculeux trouvés dans le Canton de Berne, un Mois ou deux auparavant*. Elle est adressée au célèbre Monsieur de Reaumur. Elle avoit été précédée d'une petite Brochure en Allemand, qui parut à Berne sur le même sujet, & qui donne la même explication. Ces deux Pièces sembloient avoir très bien éclairci la matière, & fait revenir le Public de ce qu'il avoit cru apercevoir de merveilleux dans le Phénomène.

Cependant un Anonyme Catholique ne s'est point rendu, & a écrit de Fribourg une Lettre sur les Evénemens miraculeux, parmi lesquels il prétend encore que l'on doit ranger la Pluie de Blé; & il fait quelques objections contre l'explication physique qu'on en donne **

Mon-

* Journal Helvetiq. Juillet 1748. p. 62.

** Septembre, p. 217.

Monsieur *Garcin* n'a point répondu à cet Adverlaire, & il n'est pas bien difficile de deviner les raisons de son silence. La Question lui a paru suffisamment éclaircie. On doit éviter les Disputes littéraires autant que l'on peut, sur tout avec ceux d'une Communauté différente, de peur que la Contestation ne dégénère bien tôt en Dispute de Religion, & la Controverse seroit assez déplacée dans un Journal. Je soupçonne encore qu'il a cru que les Lecteurs les moins Philosophes, ne se laisseroient point imposer aux raisons de l'Anonyme, parce que vous avez eu soin de faire précéder sa Lettre par un bon prélatif, c'est celle *sur les Prodiges*, qui est adressée à Mr. *Garcin* lui même.* On y apporte tant d'exemples de ces prétendus Prodiges, qui s'expliquent naturellement, qu'il y a là de quoi être en garde contre ceux qu'un goût mal entendu pour le merveilleux voudroit encore faire admettre.

Aussi on comencoit à oublier & le prétendu Prodiges, & son nouveau Défenseur, lorsque Mr. *Garcin* a reçu une Lettre de Mr. de *Réaumur*, qui a reveillé toute notre attention sur ce sujet. Dès qu'elle m'a été communiquée, j'ai pensé à vous en faire part. Le jugement de cet habile Homme est d'un trop grand poids, pour négliger de le faire connoître

au

au Public. Ce doit être le moien le plus efficace, pour achever de dissiper ce qu'il pourroit encore rester d'idées superstitieuses dans l'esprit de quelques personnes.

Voici donc ce que dit Mr. de *Reaumur* sur le Phénomène, après s'être excusé sur un Voïage qu'il vient de faire, de ce qu'il n'a pas répondu plutôt à Mr. *Garcin*.

„ J'ai lû avec beaucoup de plaisir la Lettre
 „ imprimée que vous m'avez fait l'honneur
 „ de m'adresser, & qui se trouve dans le
 „ *Journal Helv.* du Mois de *Juillet* dernier.
 „ Vous y avez tres bien développé la cause
 „ d'un Phénomènè qui en impose de tems
 „ en tems aux Peuples de diférens Cantons.
 „ Il y a huit à neuf ans qu'il fut beaucoup
 „ parlé d'une Pluie de Blé dans le Palatinat.
 „ J'ai de ce prétendu Blé dans mon Cabinet,
 „ & du Pain qui en fut fait. Ce Blé est sem-
 „ blable au votre de Suisse. J'en semai
 „ plusieurs grains, ou plutôt plusieurs Bul-
 „ bes, & j'eus le plaisir de voir lever la mê-
 „ me Plante, la même *Chélidoine*, à qui
 „ vous avez pensé, avec raison, que le pré-
 „ tendu Blé qu'on croioit tombé du Ciel,
 „ étoit dû en Suisse. “

L'Adversaire de Mr. *Garcin* dit dans sa Lettre, qu'il a été atentif à se procurer des premiers de ces Grains, qui ont fait tant de bruit, & qu'il en a semé en diférens tems, & en difé-

ente terre; & qu'il atendra tranquillement s'ils paroîtront au Mois de Mars prochain, come Mr. G. habile Botaniste assure qu'ils produiront certainement. Après l'expérience d'un aussi habile Observateur que Mr: de Réaumur, on peut atendre encore plus tranquillement à Fribourg, ou plutôt s'en reposer entièrement sur celle qui a été faite près de Paris, avec toute l'exactitude requise.

S'il faut encore un nouveau suffrage, pour achever de convaincre notre Anonyme, qu'il cherche du merveilleux où il n'y en a pas, on peut joindre ici l'explication qu'en a donnée l'Abé Nolet. Elle se raporte parfaitement à celle de Mr. de Réaumur.

„ On a vu quelquefois, après une grosse
 „ Pluie, dit il, la Terre couverte d'une
 „ grande quantité de menus Grains, qui
 „ ont une sorte de ressemblance avec le
 „ Froment. Les Paisans qui les ont ramas-
 „ sez, & qui ont essayé d'en faire du Pain,
 „ n'ont pas manqué de croire qu'il étoit tom-
 „ bé du Ciel, & suivant la manière de pen-
 „ ser du Peuple, ils en ont tiré des con-
 „ jectures sur la disette ou sur l'abondance.
 „ Mais des personnes plus éclairées, & moins
 „ susceptibles de préjugés, ont reconu que
 „ ces Grains étoient de petites Bulbes, qui
 „ se forment en grande quantité aux Raci-
 „ nes d'une espèce de Renoncule, qu'on
 „ nom-

1, nomme la *Petite Chelidoine*, & alors tout
 2, le merveilleux dispaeroit; car on fait que
 3, les Racines de cette Plante sont très déliées
 4, & à fleur de terre. Ce sont de petits filets
 5, rampans, qui se dissechent & qui dispaeris-
 6, sent. Leurs Bulbes, qui ont plus de con-
 7, sistance, demeurent isolées, & ressem-
 8, blent un peu à des Grains répandus sur la
 9, Terre. *

Je ne sai si après ces autorités, il est en-
 core nécessaire de répondre aux difficultés qui
 sont venues de Fribourg. On veut que les
 Pluies de grains puissent aussi bien se faire
 que celles de sable, dont Mr. *Garcin* a reconu
 la réalité. Mais il n'y a point de conséquen-
 ce de l'une à l'autre. La cause des Pluies de
 sable est simple & aisée à trouver. Les Pa-
 rages, où l'on en remarque de tems en tems,
 sont voisins de Terres arides, & remplies
 de sable fin, qui deviennent aisément le jouet
 des Vents, qui les emportent bien loin, en
 forme de poussière, & jusques dans des Mers
 en forme de Pluie.

L'Anonime pour réaliser si Pluie de Blé
 cherche dans l'Antiquité des exemples sem-
 blables, qu'il essaie de faire valoir, & il éta-
 blit en suite, que des *Faits avérés de nos jours*,
 peuvent être moins suspects, lors qu'il y a dans
 l'Antiquité des exemples semblables. Mais cette

G g 4

com

compataison dégrédite entièrement les Prodiges de ce genre, rapportés dans les Histoires anciennes. Puis qu'il a été avéré que la Pluie de Berne a une cause toute simple & toute naturelle, c'est une forte présomtion qu'il en est demême de celles des Siècles passez.

L'Anotime après avoir rempli une page des Victoires de *Probus*, d'après *Vospine*, il veut dire aparemment *Vopiscus*, rapporte, avec beaucoup d'emphase, une Pluie de Blé qui tomba fort à propos pour l'Armée de cet Empereur, qui étoit exposée à la faim depuis quelque tems. On en fit du Pain, & les Soldats s'en nourrirent. Nous pouvons ajouter cette glose: *Tout come dans le Canton de Berne.* C'est sur la foi de *Zozime*, Païen superstitieux qu'on nous débite ce prodige, & on avoué en même tems que *Zonare*, Auteur Chrétien, ne rapporte ce Fait que come un bruit populaire.

Il est bon de dire par éclaircissement, qu'on ne peut pas faire du Pain des Bulbes de la Petite *Chelidoine*, quand on en auroit la quantité suffisante pour cela. En voici la raison; c'est que leur pulpe n'est ni farineuse, ni glutineuse, pour pouvoir la lier en pâte, & conserver de l'union au four. A l'égard du goût, on doit être informé encore, que malgré une certaine douceur que ces Bulbes ont d'a-

botd

bord, elles ont une acreté qui se fait sentir quelque tems après, & qui incomode long-tems le gosier. C'est une Plante caustique, qui doit être plutôt mise au rang des Poisons, que de celles qui peuvent nous servir de nourriture. Aussi on remarqua à Berne, que les Poules après avoir piqué un ou deux de ces grains n'en voulurent plus, & les renvoïèrent aux Soldats de *Probus*.

Enfin l'on ajoute, sur la foi du Père *Aguilè*, ,, que l'on conserve à *Strasbourg*, dans ,, les Greniers publics, une certaine quan- ,, tité du Blé tombé du Ciel, il y a près de ,, 400. ans, & que ce fait trouvera créance ,, dans l'esprit de ceux qui en sont persuadés. " Ce dernier fait est sans réplique.

Le P. L'Aguille se fonde sur un Axiome incontestable, c'est qu'on ne sauroit avoir aucun doute là dessus, pourvu qu'on en soit persuadé.

Le sentiment de notre *Fribourgeois* est donc, que ces Pluies de grains sont des épave-
mens au dessus de la connoissance donnée aux pau-
vres Mortels, qui voudroient rendre raison de
tout, & décider de ce qui est le plus cashé. Que
de pitoyables raisonnemens ne font pas ceux qui
ont l'imagination la plus échauffée ! s'écrie-t-il.
Non contents de donner des Habitans à la Lune,
ils veulent encore savoir ce qu'ils pensent de notre
Terre.

Je me trouvai dans une Compagnie où

l'on lut cette Lettre dès qu'elle parut. Quel-
 qu'un des Assistans dont le caractère a beau-
 coup de feu, arrêta ici le Lecteur. „ C'est
 „ dommage, nous dit-il, que l'Auteur ne nous
 „ permette pas de lâcher un peu la bride à
 „ notre imagination. Elle auroit ici un beau
 „ champ. En supposant la Lune habitée, voici
 „ comment j'expliquerois la Pluie des grains,
 „ Il n'y a qu'à le figurer que la Récolte
 „ en Blé a été très abondante chez eux, que
 „ s'en voyant pourvus au delà de leurs besoins,
 „ & soupçonant qu'il pourroit nous en man-
 „ quer, ils auront versé leur superflu sur no-
 „ tre Terre. Nous devons leur tenir compte
 „ de cette générosité; car suivant le Système
 „ d'un Auteur Anglois, il leur faut beaucoup
 „ de grains pour nourrir tous nos Oiseaux
 „ de passage, qui se réfugient dans leur Pla-
 „ nète, quand le froid comence à se faire
 „ sentir dans la notre, & qui vont passer
 „ chez eux leur quartier d'hiver. Voilà
 „ mon Hypothèse sur le Prodige des grains;
 „ mais ajouta-t-il, avant que de vous dé-
 „ terminer entièrement, il sera bon aupara-
 „ vant de consulter le *Voiage dans la Lune* du
 „ fameux *Cirano de Bergerac*, pour conoitre un
 „ peu mieux le Pais, & examiner sur tout
 „ ce qu'il dit de sa fertilité. “

L'Anonime Fribourgeois, après avoir dit
 un mot des Habitans de la Lune, s'est repris
 come

NOVEMBRE 1746. 467.

comme s'il étoit sorti de son sujet. *Mais*, dit-il, *cette Question est étrangère à ma matière.* Vous voyez, *Messieurs*, qu'avec ce petit jeu d'imagination, on peut y trouver plus de rapport que ne croioit lui même l'Auteur de la Lettre. Je suis &c.

Gentoe le 30. Novembre 1746.

VERS à M. T****

*E*crivain chéri des Neuf Sœurs,
T** dont la douceur des Mœurs,
Et les fruits gracieux d'une Plume immortelle,
En charmant tes Amis, plaisent à tes Lecteurs;
Agréable & vivant Modèle
Des Talens de l'Esprit & des Vertus du Cœur,
Chez toi seul l'excellent Auteur,
Ne nuit point à l'Ami fidèle.

REPONSE

Aux Vers de Chrisoligore sur le Logo-
griphe de Septembre.

*V*otre Reflexion peut être déplacée,
Chrisoligore; hélas, de sa flèche lancée,
La

La pointe en me blessant peut retomber sur vous.
 Sa trace dans les Airs n'étant effacée,
 En ligne droite vient sur nous.
 Ajoutons à votre pensée,
 Et donnons plus de force à la réflexion.
 L'un brûle un Temple illustre, aspirant à la gloire,
 Et pour se faire un nom, quel qu'il soit dans l'His-
 toire,
 Un autre est revêtu des Plumes du Paon.
 A ce trait nous pouvons encore
 Reconnoître Chrisoligore,

REPONSE

A l'Épigramme de Misodeme, sur le même Logo-
griphe.

EPIGRAMME.

Comme un Cheval fougueux échappé dans la Rue,
 Sans égards, sans raison pour l'honnête Passant,
 C'est ainsi que je vois une Muse qui rüe,
 Jeter l'ordure en bondissant.
 Ton Épigramme, Misodeme,
 Me découvre une vérité,
 Qui doit nourrir ta vanité.
 Comme un autre Adonis, amoureux de toi même,
 De

*De ton Miroir la Glace est ta Divinité.
Nous sommes Sots tous deux, ce n'est plus un Problème;
Mais la différence est extrême,
J'en en ai que le nom, & toi la qualité.*

AUTRE,

Sur le même Sujet.

Misodeme avec toi, s'il faut que je m'explique;
*Ayant la loüable pratique
De laisser juger la Raison;
Si de la consulter en ce jour tu t'applique,
Tu sauras que le Sot loge dans ta Maison.*



A V I S.

LE Sieur Giraudeau l'ainé de Genève, connu par quelques Ouvrages sur le Commerce, qu'il a donné au Public (a) ayant obtenu la permission d'établir chez lui un COURS de COMMERCE, dont on a reconnu l'utilité & l'avantage qu'en retireront les jeunes gens qui se destinent au Négoce, donne avis que ce Cours commencera dès le Lundi 2. Janvier prochain, & qu'il sera divisé en quatre Cours particuliers de trois Mois chacun, d'une leçon d'une heure par jour, excepté le Jeudi: On enseignera, dans le premier Cours, l'Arithmétique à l'usage des Commerçans; dans le deuxième, les Changes étrangers, précédés & suivis de tout ce qui y a rapport; dans le troisième, les Arbitrages directs & indirects, les Ordres & Commissions en Banque, le rapport que les Poids & les Mesures des principales Places de Commerce de l'Europe ont entr'eux; les Spéculations en Marchandises, la Réduction des Factures étrangères &c. ; & enfin, dans le quatrième, la manière de tenir les Livres en Parties doubles: On y établira les principales Négociations, qu'on peut faire, soit pour son compte, soit pour celui de
ses

(a) La Banque renduë facile aux principales Nations de l'Europe. & l'Art de dresser les Comptes des Banquiers, Négocians & Marchands &c.

Les Correspondans, soit en participation, & on fera pour ces Négociations l'application des Questions qu'on aura apprises dans les Cours précédens ; le tout suivant ce qui se pratique dans les Comptoirs des Négocians. Ce Cours sera suivi de quelques Comptes pour la liquidation des Hoiries. La disposition de ces Cours & la manière d'enseigner ces Sciences, sont espérées au Sr. Graudeau, que cet Etablissement répondra aux idées avantageuses qu'on en a déjà.

Le prix du Cours Général sera de 36. Liv. Argent Courant, & celui de chaque Cours particulier de 12. Liv.

Les Persones, soit de Genève, soit d'ailleurs qui voudront entrer dans ces Cours, sont priées de se faire inscrire chez le Sieur Graudeau, dans le courant du Mois de Décembre.

Il pourroit le charger de quelques Pensionnaires sur le pié de 270. Liv. courant par Année, tant pour la Table & le logement, que pour le Cours Général.

A U T R E A V I S.

Une Personne, qui se cache sous le nom de *Lipse Kosmeidophile*, nous aiant offert de nous donner tous les Mois de quoi remplir une Feuille de Relations des Voïages d'un de ses Parens, dans des Régions fort éloignées,

gnées, nous acceptons avec plaisir l'offre qu'il nous fait; & nous aurions inséré la Lettre curieuse qui nous a été écrite à ce sujet, si elle nous étoit parvenue à temps.



T A B L E.

Lettre de Mr. de Bochat sur des particularités de l'Hist. de Suisse.	377
Autre Lettre de Mr. Ruchat sur le même Sujet.	396
Le Serin perdu, Poëme, Chant IV.	404
Lettre au Traducteur de ce Poëme.	414
Remarques Littéraires, à l'occasion d'une Epigramme.	417
Histoire de la Fée Migratrice	435
Lettre de Madlle. Julie Bon Gout à Misdème.	439
Aux Editeurs. à l'occasion du Problème Historique.	446
A l'Auteur de ce Problème.	444
Au même.	449
Aux Editeurs sur le même Sujet.	454
Extrait d'une Lettre de Mr. de Reaumur sur les Pluies de Ble	457
Vers à Mr. T. ****	465
Reponse aux Vers de Chrsoligore sur le Logog. de Sept.	465
Autres Réponses à l'Epigramme de Misdème	466
Avis sur un Cours ou Leçons de Commerce établies à Genève.	468
Autre Avis sur une proposition faite aux Editeurs.	469

E R R A T A d'Octobre.

- Pag. 293. L. 12. La Terre se trouvoit posée, lisés, l'É-
 quateur de la Terre se trouvoit posé
 P. 319. L. 17. bien digne, lisés, bien loin d'être digne &c.
 P. 321 L. 24. la mécanique de l'organisation. lisés, la
 mécanique & l'organisation.